
16



RIE FRANÇAISE

8° L
1574
Sup

L 8° Sup 1574 16

ARDENNES

PAR

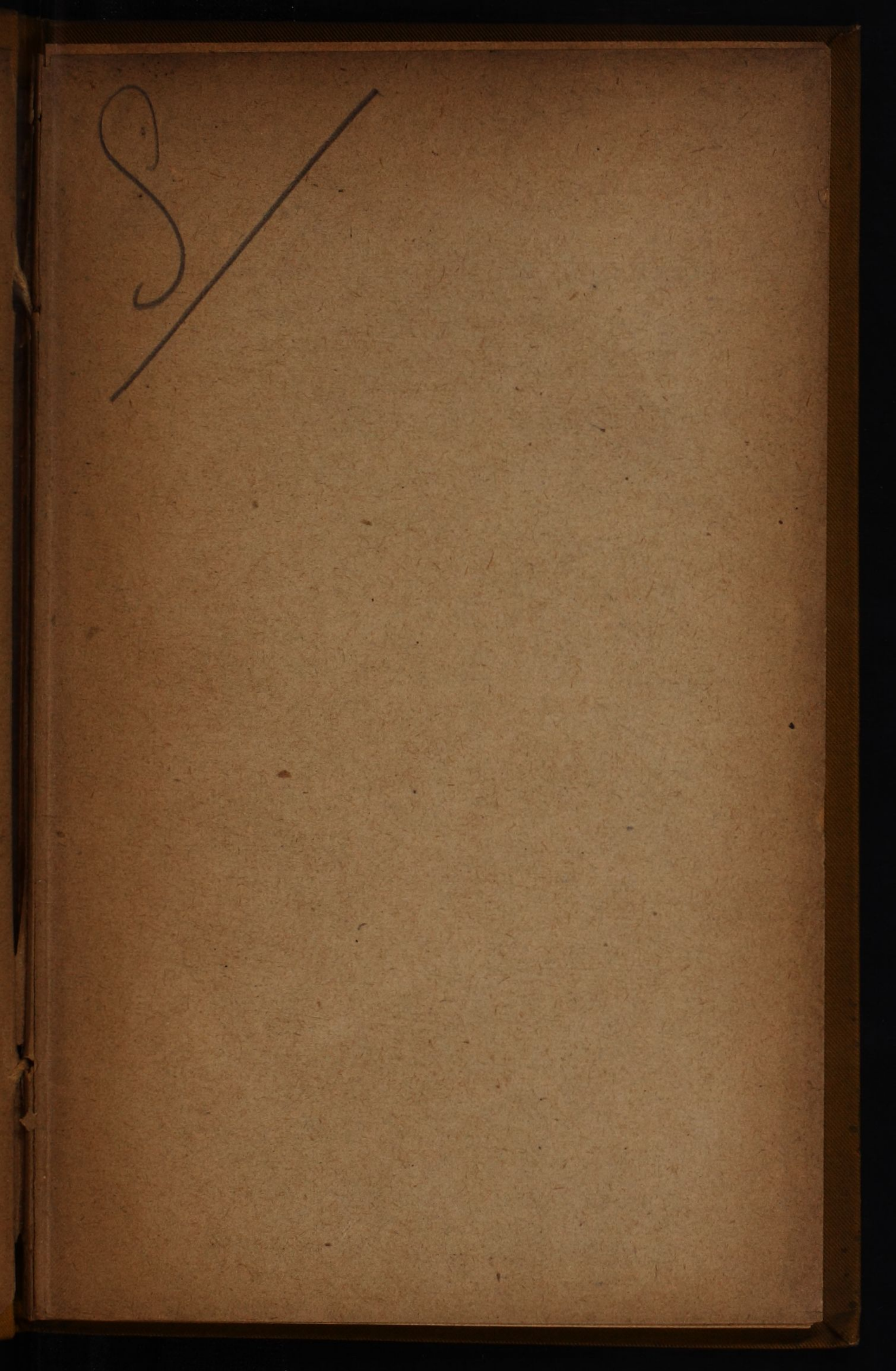
A. HANNEDOUCHE

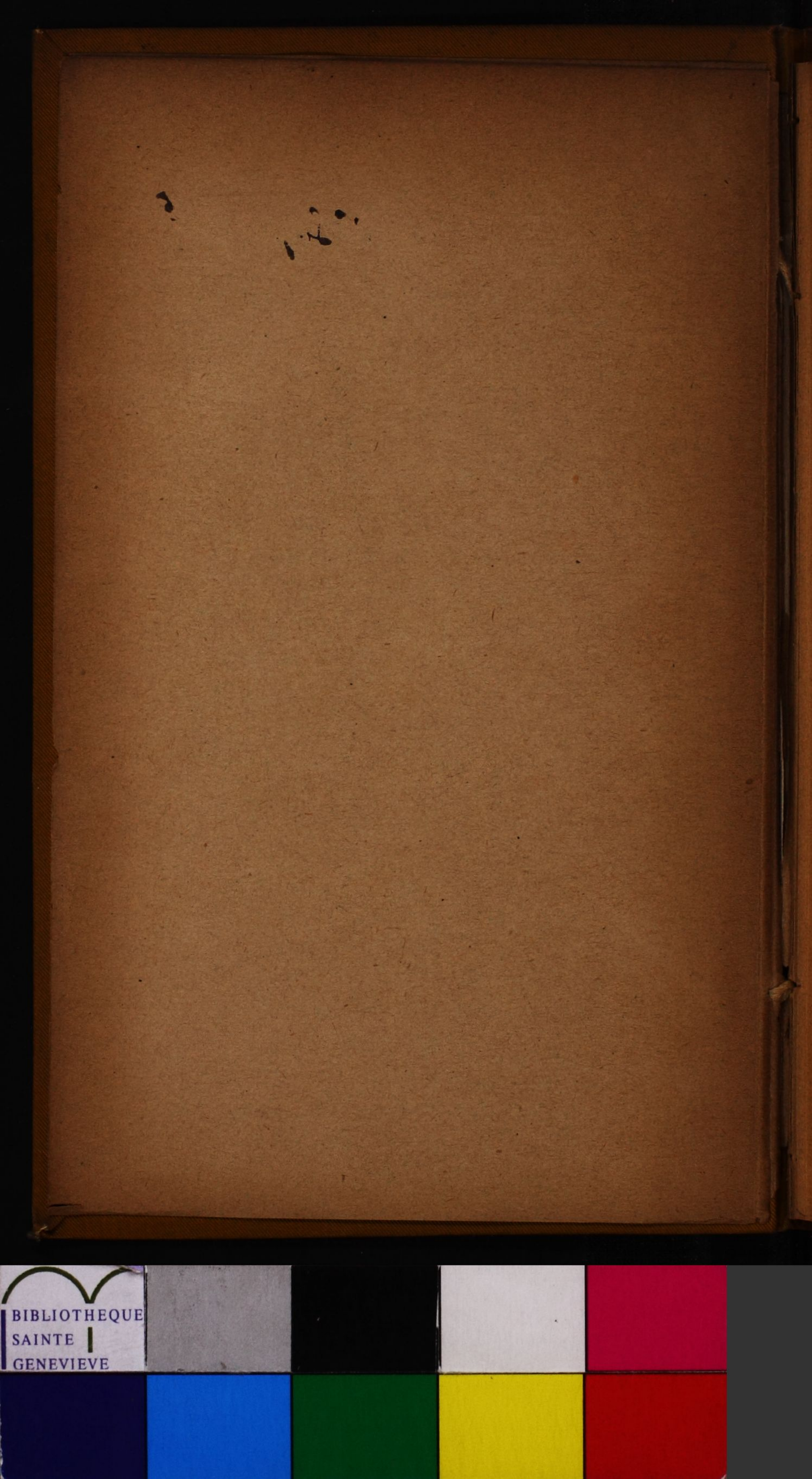
PARIS

CUREL, GOUGIS & Cie

L 8° Sup 1574 16






BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

L 8° Sup 1574 15

ARDENNES

BSG
3137 E 1

BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE

Galerie Française

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministre de l'Instruction publique.

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION DE :

Recteurs, Inspecteurs généraux de l'Université, Inspecteurs d'académie, Inspecteurs primaires, Doyens de Faculté des lettres, Professeurs agrégés des lycées et collèges, Publicistes, etc., etc.

Mettre dans les mains de nos écoliers français un livre de lecture qui fasse revivre à leurs yeux et grave dans leur esprit le passé historique de la terre natale avec son cortège d'illustrations et de célébrités, tel est le but de la « Galerie Française ».

Divisée en quatre-vingt-six volumes — un par département — cette Galerie est, au premier chef, une œuvre de patriotisme et constitue un précieux instrument d'éducation civique : elle élargit heureusement, dans le sens local, jusqu'à ce jour un peu négligé, le champ des connaissances historiques de l'écolier ; elle impose à l'esprit de ce dernier le souvenir des gloires ou des mérites d'hommes qui, nés du même sol que lui, ont immortalisé ce berceau commun, et, réchauffant par là son culte pour la terre de la Patrie, elle exploite noblement, pour la plus pure édification de la Jeunesse, le grand héritage de nos pères, si riche en glorieux exemples, si prodigue de fières leçons.

La rédaction des quatre-vingt-six livres qui composent la « Galerie Française » a été demandée aux plumes les plus autorisées ; il suffira de citer quelques noms : MM. Régis Artaud, inspecteur d'académie, ancien chef du Cabinet de M. le Ministre de l'Intérieur, président du Conseil; Compayré, recteur de l'Académie de Poitiers ; Causeret, inspecteur d'académie, docteur ès lettres ; Chanal, inspecteur d'académie ; Bizos, recteur de l'Académie de Dijon ; Adrien Dupuy, professeur agrégé au lycée Lakanal ; A. Durand, secrétaire de l'Académie de Paris ; Duplan, inspecteur général de l'Université ; E. des Essarts, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand ; Flourens, ancien Ministre des Affaires étrangères ; Guillon, agrégé d'histoire, docteur ès lettres ; Martel, inspecteur général de l'Université ; Métivier, inspecteur général honoraire; Fleury-Ravarin, conseiller d'Etat ; Riquet, professeur à l'Ecole alsacienne ; A. Theuriet, lauréat de l'Académie française ; Sevin-Desplaces, conservateur à la Bibliothèque Nationale ; Hannedouche, inspecteur primaire; Léo Claretie, H. Soinoury, J. Michel, etc. etc.

Chacun des livres de la « Galerie Française » forme un in-18 jésus, tiré sur beau papier, illustré de portraits gravés sur bois et cartonné avec titre spécial.

Prix du volume : 1 fr. 20

GALERIE FRANÇAISE

ARDENNES

PAR

A. HANNEDOUCHE

INSPECTEUR PRIMAIRE A SEDAN



PARIS
CUREL, GOUGIS & Cie
ÉDITEURS
3 et 5, place de Valois

Tous droits réservés

ARDENNES

(Chef-lieu MÉZIÈRES)

Le département a une superficie territoriale de 523,289 hectares, divisée en 5 arrondissements, 31 cantons et 503 communes. Sa population est de 324,923 habitants, dont 32,729 étrangers, soit 62 hab. par kilom. carré.

Commerce et Industrie. — Le département des Ardennes est mi-partie agricole, mi-partie industriel ; l'agriculture y est assez avancée ; elle fournit principalement des bestiaux, des chevaux, des moutons, des céréales, du bois, du vin, des betteraves, des pommes de terre, des osiers. Les arbres fruitiers donnent lieu à un commerce considérable, et le cidre de certaines régions est fort renommé. L'industrie du fer est très développée ; le travail de la laine (filatures, tissages et dérivés) occupe un grand nombre d'ouvriers, surtout à Sedan et dans sa banlieue ; l'extraction des ardoises et des pierres à bâtir est aussi une source importante de richesse, et il se fait à Vouziers un commerce assez considérable de nodules broyés (*phosphate de chaux*).

Armée, Justice et Cultes. — Le département des Ardennes est compris dans le 6e corps d'armée (Châlons-sur-Marne), Cour d'appel de Nancy, Archevêché de Reims. Le culte protestant a des pasteurs à Sedan et Charleville, et le culte israélite a un rabbin à Sedan.

Instruction publique. — Académie de Lille. *Enseignement secondaire* : lycée Chanzy (*garçons*) et lycée Sévigné (*filles*) à Charleville ; collège Turenne (*garçons*) et cours secondaires de jeunes filles, à Sedan. *Enseignement primaire* : écoles normales d'instituteurs et d'institutrices à Charleville ; écoles primaires supérieures de garçons à Mézières, Charleville, Rethel et Givet ; écoles primaires supérieures de filles à Mézières et Charleville ; cours complémentaires de garçons à Mohon, Nouzon, Maubert-Fontaine, Rocroi, Vireux-Wallerand, Mouzon, Sedan, Attigny et Vouziers ; cours complémentaires de filles, à Nouzon et Vouziers ; école primaire supérieure professionnelle (garçons) à Monthermé ; école pratique d'agriculture à Rethel ; école de tissage à Sedan. Il y a 780 écoles primaires élémentaires publiques (220 écoles spéciales de garçons, 221 écoles spéciales de filles, 314 écoles mixtes de commune, 25 écoles mixtes de hameau) et 40 écoles maternelles publiques, pour une population scolaire totale de 41, 800 enfants environ.

LE PAYS ET LES GENS

Le département des Ardennes, le 68e de la France par l'étendue, le 54e par le nombre de ses habitants, a été composé, en 1790, pour les $\frac{5}{6}$ de son étendue, par la province de Champagne ; l'autre $\frac{1}{6}$ comprend le pays qui constituait autrefois la principauté de Sedan, une parcelle de la Picardie et une faible portion de la Thiérache et du Hainaut. Sa configuration est assez régulière, et si l'on enlevait, au nord, les cantons de Givet et de Fumay, et au sud, celui de Carignan, il présenterait à peu près la forme d'un quadrilatère, un peu incliné vers l'est.

Ce département doit son nom à l'antique forêt des Ardennes, dont les restes couvrent encore environ le cinquième de sa surface. Il appartient, par portions à peu près égales, à deux bassins : à celui du Rhin, avec la Meuse, dans sa partie nord-est ; à celui de la Seine, avec l'Aisne, dans sa partie sud-ouest. La ligne de partage des eaux ne s'écarte guère d'une ligne droite qui serait tracée de Signy-le-Petit à Andevanne. La géologie indique nettement la division naturelle des Ardennes. Dans la région méridionale qui comprend une grande partie des arrondissements de Rethel et de Vouziers, s'étendent d'immenses plaines, de formation crétacée, et des plateaux crayeux, appelés *Monts* de Champagne, quoique leur altitude moyenne ne dépasse pas 125 mètres ; la partie centrale est sillonnée par des collines qui forment un prolongement

des monts d'Argonne. On y remarque les trois défilés du Chesne, de Grandpré et de la Croix-aux-Bois, qui ont mérité autrefois le nom de *Thermopyles de la France ;* le segment oriental que couronne au nord un immense plateau connu sous le nom de *Plateau des Ardennes*, présente un caractère tout différent. Après avoir reçu la Chiers, en face de Remilly, la Meuse, par une anomalie assez curieuse, se dirige en sens contraire à l'inclinaison générale du sol : « elle vient se heurter aux terrains schisteux des Ardennes et doit serpenter à la base de ces roches jusqu'à l'endroit où un point faible lui permet de trouver une issue vers le nord. C'est en aval des bizarres méandres de Mézières et de Charleville que la rivière pénètre enfin dans le plateau. Là, commence la succession des beaux défilés qui font de cette région de la France l'une des plus intéressantes pour le géologue et des plus pittoresques pour l'artiste. La rivière serpente à 200 ou 300 mètres au-dessous du plateau, tantôt longeant la base d'escarpements abrupts de roche dure, tantôt baignant les racines des arbres qui croissent sur les talus d'ardoise éboulée. Chaque vallon, chaque brèche des murailles est remplie de verdure, dont l'éclat contraste avec les nuances rougeâtres ou multicolores des promontoires. De petites villes, ayant à peine la place nécessaire pour leurs maisons et leurs usines, occupent de distance en distance les étroites laisses d'alluvions déposées par la Meuse. » (E. Reclus.)

En raison de ces différences, le climat n'est pas uniforme ; cependant il est généralement froid ; les pluies y sont fréquentes ; elles entretiennent dans l'atmosphère une humidité persistante qui n'est pas

sans influence sur la santé générale des habitants. On y remarque de brusques changements de température, et il n'est pas rare de voir succéder des soirées très froides à des journées d'été d'une chaleur accablante. L'hiver arrive tôt et se prolonge très tard à cause des vents du nord qui dominent dans cette région.

Le chef-lieu du département est Mézières, ville de 6,700 habitants, à l'entrée d'une vaste boucle formée par la Meuse. Autrefois place forte, Mézières a été défendue en 1521 par Bayard, le *Chevalier sans peur et sans reproche*, à qui elle a élevé une statue, en 1893. Cette petite ville a été bombardée en 1815 et en 1870. Un simple pont la sépare de Charleville, sa rivale, fondée seulement en 1606, par Charles de Gonzague, duc de Nevers. Les centres les plus importants de la région sont Mohon, où se trouvent les vastes ateliers de la Compagnie de l'Est, Nouzon, Braux et Monthermé avec leurs fabriques de clous, de boulons, de wagons, de machines agricoles.

La ville la plus importante du département est Sedan, autrefois capitale d'une principauté indépendante, réunie à la France en 1642, après la bataille de la Marphée. Ses princes, les La Marck, au nombre desquels figurent le *Sanglier des Ardennes* et Fleuranges, le *jeune Adventureux*, ont joué un certain rôle dans les événements de leur époque. Leur cité a possédé, de 1576 à 1681, une académie protestante, qui a eu ses jours de gloire et lui a valu le nom de *petite Genève du Nord*. Sedan a donné le jour à Turenne et à Macdonald. Cette ville est le centre d'une importante fabrication de draps. Son nom nous rappelle de tristes souvenirs : la capitulation du

2 septembre 1870, suivie de la chute du second empire. Nous pouvons citer dans cet arrondissement : Mouzon, l'antique *Mosomagus*, que domine une ancienne église abbatiale ; Carignan, l'ancienne *Yvois*, d'Eugène-Maurice de Savoie, père du prince Eugène ; Vrigne-aux-Bois avec ses nombreuses et importantes usines pour la fabrication de la ferronnerie et des articles de ménage ; Raucourt, centre de la fabrication des boucles et des éperons ; Douzy, où Charlemagne avait un palais ; Balan, Bazeilles, Floing, Illy, Iges et sa *presqu'île de la Misère*, dont les noms rappellent les plus mauvais jours du sombre drame de 1870.

Rocroi compte à peine 1,000 habitants dans son enceinte fortifiée ; bâtie sur un plateau à 400 mètres d'altitude, cette petite ville a une certaine importance stratégique. C'est près de Rocroi que le grand Condé a remporté une célèbre victoire, en 1643, sur les Espagnols. De cet arrondissement dépendent : Givet, patrie du compositeur Méhul, où l'on trouve d'importantes fabriques de crayons, de pipes, de colle-forte, de cire à cacheter, et que domine la citadelle de Charlemont, construite par Charles-Quint ; Rimogne, Fumay, Haybes, centres importants de production ardoisière.

Rethel, autrefois fortifiée, était le siège d'un comté dont les titulaires jouèrent un certain rôle dans l'histoire de la région. Le château fort a été rasé, et sur son emplacement se trouvent les belles promenades des *Iles*. L'arrondissement de Rethel a donné le jour à deux grands hommes : Sorbon, le fondateur de la Sorbonne, et Gerson, l'illustre chancelier de l'Université de Paris.

Vouziers, sur l'Aisne, dans une charmante vallée,

possède une église des xve et xvie siècles dont le portail renaissance est assez remarquable. C'est la patrie de Taine. De cet arrondissement fait partie Attigny, où Charlemagne avait aussi un palais. C'est là que, en 786, fut baptisé Witikind, le chef des Saxons. En 822, Louis le Débonnaire y fit une pénitence publique.

Pour clore ce que nous avons à dire sur le département des Ardennes, nous croyons devoir reproduire une page que Michelet a consacrée à ce pays et à ses habitants : « Tout ce pays, dit-il, est boisé, comme pour masquer la défense et l'attaque aux approches de la Belgique. La grande forêt d'Ardenne, la *profonde* (ar duinn), s'étend de tous côtés, plus vaste qu'imposante. Vous rencontrez des villes, des bourgs, des pâturages ; vous vous croyez sorti des bois, mais ce ne sont là que des clairières. Les bois recommencent toujours ; toujours les petits chênes, humble et monotone océan végétal, dont vous apercevez de temps à autre, du sommet de quelque colline, les uniformes ondulations. La forêt était bien plus continue autrefois. Les chasseurs pouvaient courir, toujours à l'ombre, de l'Allemagne, du Luxembourg, en Picardie ; de Saint-Hubert à Notre-Dame de Liesse. Bien des histoires se sont passées sous ses ombrages ; ses chênes tout chargés de gui, ils en savent long, s'ils voulaient raconter. Depuis les mystères des druides jusqu'aux guerres du *Sanglier des Ardennes*, au xve siècle ; depuis le cerf miraculeux dont l'apparition convertit saint Hubert, jusqu'à la blonde Yseult.

« Ce sombre pays des Ardennes ne se rattache pas naturellement à la Champagne. Il appartient au bassin de la Meuse, au vieux royaume d'Ostrasie. Quand

vous avez passé les blanches et blafardes campagnes qui s'étendent de Reims à Rethel, la Champagne est finie. Les bois commencent ; avec les bois, les pâturages, et les moutons des Ardennes. La craie a disparu ; le rouge mat de la tuile fait place au sombre éclat de l'ardoise ; les maisons s'enduisent de limaille de fer. Manufactures d'armes, tanneries, ardoisières, tout cela n'égaye pas le pays. Mais la race est distinguée : quelque chose d'intelligent, de sobre et d'économe ; la figure un peu sèche et taillée à vives arêtes. Ce caractère de sécheresse et de sévérité n'est point particulier à la *petite Genève* de Sedan ; il est presque partout le même. Le pays n'est pas riche et l'ennemi à deux pas ; cela donne à penser. L'habitant est sérieux. L'esprit critique domine. C'est l'ordinaire chez les gens qui sentent qu'ils valent mieux que leur fortune. »

Le département des Ardennes a été fertile en hommes célèbres, et il peut se présenter fièrement devant l'histoire avec une pléiade d'illustrations : écrivains, savants, artistes, hommes de guerre, hommes utiles, grands citoyens qui ont tous apporté leur pierre à l'édifice national, et la galerie biographique que nous allons parcourir n'est pas une des moins chères à la Patrie reconnaissante.

AGRONOME

Baudrillart (1774-1832).

Le département des Ardennes, si fertile en hommes de guerre, n'a produit qu'un seul agronome : c'est *Jacques-Joseph* Baudrillart, fils de J.-B. Baudrillart, maître d'école, et de Jean-Angélique Décary, né à Givron le 18 mai 1774. A 22 ans, il fit partie du bataillon des Ardennes et devint directeur des hôpitaux militaires. Il se démit de ses fonctions le 5 mai 1801 pour entrer dans l'administration des forêts, où il débuta dans les modestes fonctions de surnuméraire. Par son assiduité au travail, par son intelligence, par l'aptitude remarquable qu'il déploya dans ses fonctions, il s'éleva jusqu'au grade de sous-directeur des forêts. Il serait sans nul doute arrivé à la plus haute fonction de son administration, mais il fut mis prématurément à la retraite à la suite de la révolution de Juillet. Lorsqu'il mourut, en 1832, il était membre de nombreuses Sociétés savantes de France, de Prusse et de Belgique.

Il doit sa réputation d'agronome aux nombreux travaux très estimés qu'il a publiés sur la culture des arbres et sur les questions forestières. Parmi ses ouvrages il convient de distinguer le suivant dont la publication (1821-1834) a été accueillie avec beaucoup de faveur et qui, aujourd'hui, fait encore autorité : *Traité général des Eaux et Forêts, Chasses et Pêches* (10 vol. in-4) avec trois atlas.

C'est une vie simple, utile et par suite heureuse.

HOMMES DE GUERRE

Les **La Marck** (xve, xvie et xviie siècles).

La famille des La Marck, qui a joué un rôle si important dans l'histoire de Sedan et de Bouillon, était issue de la maison d'Altena. Outre le comté de La Marck, en Westphalie, elle acquit au xiiie siècle les comtés de Clèves, de Berg et de Juliers. Elle ne donna aucun personnage remarquable avant Jean de La Marck, qui joignit à son titre celui de seigneur d'Aremberg et de Sedan, et devint chambellan du roi de France Charles VII. C'est ce même Jean qui, le premier, a porté le blason de La Marck avec cette fière devise : *N'a qui veut La Marck.*

Son fils et successeur, Robert Ier de La Marck, prit aussi le titre de duc de Bouillon. Il mourut en combattant pour la France à Ivois (Carignan) en 1489.

Un autre de ses trois fils, Guillaume de La Marck, *de Sanglier des Ardennes*, justifia par son naturel féroce le surnom qu'il se donnait lui-même. Il tua un jour de sa propre main, et dans le palais épiscopal, le garde du sceau de l'évêché de Liège. Puis il prit la fuite, souleva les Liégeois contre le duc de Bourgogne, assassina l'évêque lui-même et entra triomphant dans la ville. Battu par Maximilien d'Autriche, puis trahi et livré, il fut décapité à Maëstricht, en 1485.

Robert II, fils aîné de Robert Ier, fut un des seigneurs les plus puissants de son temps et servit vaillamment

la France sous les rois Louis XII et François Ier. Cruel autant que bouillant et intrépide, il fut appelé le *Grand Sanglier des Ardennes*, « ravageant les terres où il passait, dit Brantôme, comme un sanglier qui ravage les blés et les vignes des pauvres bonnes gens. » A défaut de Dieu, il invoquait communément... *M. le Diable !*

Evrard de La Marck, *le cardinal de Bouillon*, frère du précédent, et non moins cruel, devint évêque et prince de Liège, puis cardinal et légat des Pays-Bas. Ami de Louis XII, il prit le parti de Charles-Quint contre François Ier, parce que ce dernier ne lui avait pas fait obtenir le chapeau de cardinal.

Robert III de La Marck (1492-1536), fils de Robert II, plus connu sous le nom de *Fleuranges le jeune Adventureux*, servit avec éclat Louis XII et François Ier. A Novarre (6 juin 1513), il reçut 46 blessures, et, laissé pour mort dans un fossé, il fut sauvé par son père qui vint l'enlever et l'emporta évanoui. Remis de ses blessures, *dont la plus légère mit six semaines à guérir*, il reprit du service et fut fait chevalier par François Ier sur le champ de bataille de Marignan.

Tenu ensuite en disgrâce, il n'en resta pas moins fidèle à son pays et à son roi. Il combattit encore à Pavie, où il fut fait prisonnier ; il subit sa détention à l'Ecluse, en Flandre, et employa sa captivité à écrire des *Mémoires*. Rendu à la liberté, il reçut enfin la récompense due à sa valeur et à sa fidélité, et fut créé maréchal de France. En 1536, il défendit héroïquement la ville de Péronne, assiégée par le comte de Nassau, général de Charles-Quint. Il mourut deux mois après.

Son fils Robert IV n'eut rien de l'humeur belliqueuse de ses ancêtres ; il n'arriva aux honneurs que par le crédit de sa toute-puissante belle-mère, Diane de Poitiers. Il tient pourtant une place honorable dans l'histoire de Sedan, grâce à ses *Ordonnances.*

Combattre ne suffit pas ; l'épée ne crée pas ; régler, légiférer sont choses moins brillantes, mais utiles et certes aussi fécondes.

Robert IV laissa deux fils :

1° Henri-Robert de La Marck (1539-1574) agrandit sa ville, donna asile aux calvinistes, bel exemple de tolérance. Ce fut lui qui introduisit dans sa principauté les premières fabriques de drap, et ce n'est pas là un mince mérite d'avoir doté une ville d'une industrie dont la légitime réputation est à cette heure universelle. Voilà des victoires pacifiques, solides et bienfaisantes ; elles valent plus que des lauriers empourprés de sang.

2° Charles-Robert de La Marck (1539-1622), un des mignons de Henri III, vaillant soldat à ses heures, fut fait maréchal de France par Henri IV.

Guillaume-Robert de La Marck (1562-1588), fils de Henri-Robert, n'avait que douze ans à la mort de son père ; il eut pour régente sa mère, Françoise de Bourbon, qui créa le collège de Sedan, en 1576. Devenu majeur, Guillaume se rangea du côté de Henri de Bourbon (Henri IV) ; sa principauté fut envahie par les Ligueurs, et il dut s'enfuir à Genève où il mourut à 26 ans. Il laissa tous ses biens à sa sœur Charlotte de La Marck, qui triompha de ses ennemis et reconquit sa principauté. Elle épousa Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, mais mourut trois ans plus tard, en 1594. Son mari épousa en se-

condes noces Elisabeth de Nassau, dont il eut le grand Turenne.

Depuis Robert II, tous ces La Marck dont nous venons d'esquisser l'histoire, ont vu le jour à Sedan.

Turenne (1611-1675).

Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne,



second fils de Henri de La Tour et d'Elisabeth de Nassau, est né au château de Sedan. Une pierre en marbre noir, adossée à une tour et portant cette inscription :

Ici naquit Turenne, le 11 septembre 1611,

signale à l'attention du visiteur le bâtiment où l'illustre Sedanais vit le jour.

Lorsque Turenne fut assez fort pour tenir une épée, il suivit son frère en Hollande, et prit goût à la vie des camps, sous la conduite de ses oncles, Maurice d'Orange et Frédéric-Henri de Nassau, deux des plus illustres généraux de l'époque. Après un apprentissage de cinq ans (1625-1630), Turenne fut rappelé en France et entra au service du roi.

Il se distingua au siège de La Motte, en Lorraine, sous le maréchal de La Force, et sa belle conduite lui valut, à 23 ans (21 juin 1635), le titre de maréchal de camp, qui correspond au grade actuel de général de brigade. A Mayence, à Saverne, à Landrecies et à Maubeuge, sous les ordres du cardinal de La Valette; à Vieux-Brisach, avec Bernard de Saxe-Weimar, le jeune Sedanais donna de nouvelles preuves de son habileté militaire.

En 1639, Turenne passa en Italie avec le comte d'Harcourt; il prit Turin (24 septembre 1640), emporta Moncolvo, et, nommé lieutenant-général le 11 mars 1642, il fit sous les yeux de Louis XIII la campagne du Roussillon.

En arrivant au pouvoir, Mazarin voulut s'attacher le jeune héros; il le nomma maréchal de France, le 16 mai 1643, et l'envoya en Allemagne pour rassembler les débris des armées de Bernard de Saxe-Weimar, mort près d'Huningue, et de Rantzau, fait prisonnier par Mercy, après la bataille de Tuttlingen. « C'est dans cette circonstance, dit Voltaire, que Turenne jeta les fondements de la grande réputation qu'il eut depuis. » Avec ses troupes réorganisées, il passa le Rhin à Brisach (3 juin 1644) et prit part, sous les ordres du grand Condé, à la bataille de

Fribourg-en-Brisgau, gagnée après les sanglantes journées des 3, 5 et 9 août 1644.

Battu par Mercy, près de Marienthal (5 mai 1645), Turenne prit une éclatante revanche en remportant avec Condé la victoire meurtrière de Nordlingen (3 août 1645).

La campagne de 1646, en Westphalie et en Bavière, fut une des plus belles de Turenne; de nouvelles victoires hâtèrent la conclusion de la paix de Westphalie (24 octobre 1648).

Dès lors, Turenne s'imposa à l'admiration de la France, et jusqu'à sa mort il fit toujours preuve d'une grande bravoure jointe à un rare génie militaire. Il n'entre pas dans le cadre de cette biographie de raconter tous les brillants faits d'armes du héros sedanais. On ne peut que jalonner les principales étapes de cette glorieuse existence.

Après avoir pris parti contre la cour, dans la Fronde, Turenne rentra dans le devoir et *sauva l'Etat*, selon l'expression de la reine, par la victoire de Jargeau, 30 mars 1652, qu'il remporta de concert avec le maréchal d'Hocquincourt. Après de nouveaux succès à Gien, à Etampes et au faubourg Saint-Antoine, Turenne ramena le roi à Paris.

L'année 1654 fut marquée par la campagne de Flandre; une suite non interrompue de victoires amena la conclusion de la paix des Pyrénées (7 novembre 1659).

La guerre de Dévolution (1665) et la guerre de Hollande (1673) procurèrent à Turenne l'occasion de nouveaux et nombreux succès. En 1674, il se trouva en Alsace en face du célèbre Montécuculli. Pendant deux mois ces deux grands capitaines s'observèrent sans

combattre, calculant tous leurs mouvements avec un art infini, ne voulant rien laisser au hasard et déployant toutes les ressources que peuvent offrir l'art de la guerre et l'expérience la plus consommée. Enfin, par des manœuvres savantes, Turenne mit son adversaire dans l'obligation d'accepter le combat dans des conditions défavorables. « *Cette fois, je les tiens,* dit-il, *ils ne m'échapperont plus.* » Mais le 27 juillet 1675... « après trois mois d'une conduite toute miraculeuse et que les gens du métier ne se lassent pas d'admirer », au moment où il allait voir décamper l'armée de son prudent adversaire, Turenne fut coupé en deux par un boulet lancé à l'aventure.

Cette perte fut un deuil national dont on trouve l'expression dans les écrits des contemporains. En apprenant cette nouvelle , Montécuculli , rival de gloire de Turenne, s'écria : « *Il est mort aujourd'hui un homme qui faisait honneur à l'homme.* »

Turenne fut inhumé à Saint-Denis, à côté des tombeaux des rois ; Fléchier et Mascaron prononcèrent son oraison funèbre.

Le héros sedanais a été un tacticien de premier ordre. Préparant ses plans de longue main, il ne laissait rien au hasard, afin d'épargner le sang de ses soldats, qui l'aimaient comme un père. Génie moins éclatant que Condé, il a cependant gagné plus de batailles décisives que son émule de gloire. « Il ne fit jamais, dit Voltaire, de conquêtes éclatantes, et ne donna pas de ces batailles rangées dont la décision rend quelquefois une nation maîtresse de l'autre ; mais, ayant toujours réparé ses défaites , et fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile ca-

pitaine de l'Europe dans un temps où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. »

Moreaux (1758-1795).

Le général Moreaux (*Jean-René*) est né à Rocroi le 14 mars 1758. A peine âgé de 18 ans, il prit part comme grenadier à la guerre d'Amérique. Grièvement blessé à l'affaire de Sainte-Lucie, il fut congédié le 14 novembre 1779 et revint dans son pays natal. Il s'y maria le 15 février 1782, et devint, comme son père, entrepreneur de bâtiments.

Mais en 1791, la frontière française ayant été menacée, le soldat se réveilla dans Moreaux, et il n'hésita pas à quitter sa femme, ses quatre enfants et son important atelier, où il occupait trente ouvriers, pour courir au secours de la patrie en danger. Le 15 mai 1793, en récompense des brillants services qu'il avait rendus, et de la bravoure qu'il avait montrée à la tête de ses volontaires ardennais, Moreaux était nommé général de brigade, sans passer par le grade de colonel.

Nommé commandant du corps des Vosges, Moreaux dirigea les opérations avec tant de vigueur que le 24 septembre 1793, il était appelé au commandement en chef de l'armée de la Moselle. Modeste autant que brave, Moreaux refusa cette haute situation et se contenta de servir sous les ordres de Hoche. Il enleva Kaiserslautern, le 27 janvier 1794.

Le 25 juin suivant, Moreaux dut accepter le commandement en chef de l'armée de la Moselle. Il débuta par un coup hardi en enlevant d'assaut les retranchements de Trippstadt (12, 13 et 14 juillet), après avoir vu ses troupes repoussées cinq fois du

champ de carnage. Le 8 août, Trèves ouvrait ses portes. Barrère fit à la Convention un rapport enthousiaste sur cette rapide conquête et l'Assemblée envoya au général un drapeau portant cette inscription : A L'ARMÉE DE LA MOSELLE, LA PATRIE RECONNAISSANTE

Après de nouveaux succès dans le Palatinat, Moreaux fut nommé commandant en chef des armées du Rhin et de la Moselle. Il allait s'emparer de Luxembourg, après une suite d'opérations, conduites d'une manière aussi savante qu'énergique, lorsqu'il mourut soudainement, à Thionville, dans la nuit du 10 au 11 février 1795. Il n'avait que 37 ans. Sa fin prématurée jeta le deuil et la consternation dans l'armée qu'il avait tant de fois conduite à la victoire.

Admirons, non seulement son courage de soldat, son talent de capitaine, mais, ce qui est plus rare, l'accomplissement absolu du devoir. Libre, heureux époux, heureux père, il a devant lui une existence sans périls et la fortune certaine ; il quitte tout pour courir au danger, pour te défendre, ô patrie !

Hardy (1763-1802).

La plupart des biographes du général Hardy l'ont fait naître à Pont-à-Mousson, en Lorraine. C'est une erreur. Hardy est né (en 1763) dans les Ardennes, à Mouzon, où son acte de naissance existe à l'état civil. Incorporé à 20 ans comme simple soldat, il conquit successivement tous les grades. En 1794, grâce à sa bravoure et à ses talents militaires, il était général de brigade. A l'armée des Ardennes, puis à celle de Sambre-et-Meuse, plus tard à celle d'Allemagne, il se montra toujours brave et ardent dans l'action autant que sage dans les conseils. Il fit partie de

l'expédition d'Angleterre, en 1798, mais tomba aux mains des ennemis. Rendu bientôt à la liberté, il reparut à l'armée du Rhin et y gagna le grade de général de division. En 1801, il fut envoyé rejoindre l'armée du général Leclerc à Saint-Domingue. La peste l'enleva quelques mois après son arrivée (1802). Il n'avait que 39 ans et semblait appelé à un brillant avenir. Hardy mérite de servir de modèle comme Moreaux.

Bertèche (1764-1841).

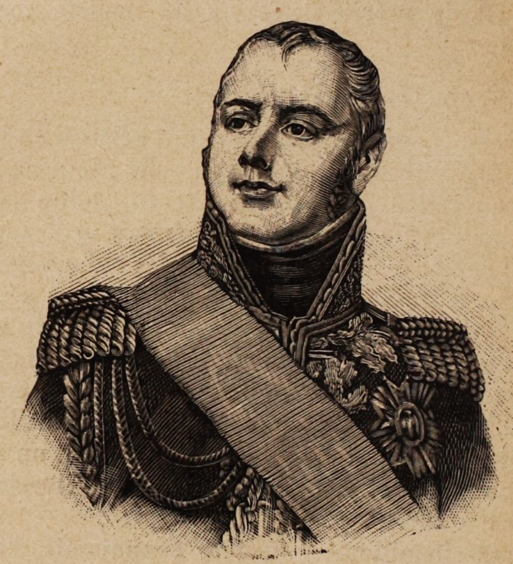
Bertèche (*Louis-Florentin*) naquit à Sedan en 1764. Enfant, il y eut en lui du Duguesclin : indiscipliné, taquin, querelleur, excentrique, tel fut, toute sa vie, cet original. Ses parents, dont il faisait le désespoir, le firent entrer à quinze ans dans les volontaires de la marine. A Jemmapes, il sauva la vie au général Beurnonville, tua douze dragons de sa propre main et reçut quarante et un coups de sabre ; ces exploits lui valurent le grade de capitaine, puis de lieutenant-colonel. Mandé à la Convention, il y fut accueilli par des applaudissements enthousiastes et reçut un sabre d'honneur portant cette inscription : La République française a Bertèche.

Ce rude batailleur, « qui ne connaissait d'autre arrangement que les coups de canon, » se retira plus tard à Iges, près de Sedan. Il mourut maire de cette commune en 1841. La guerre n'avait plus besoin de lui, il se consacra à la paix et après avoir défendu ses concitoyens, il leur fut encore modestement utile.

Macdonald (1765-1840).

Macdonald, *duc de Tarente*, est né à Sedan le 17 no-

vembre 1765 (1). Après de bonnes études au collège de Sancerre, il embrassa à dix-neuf ans la carrière militaire ; il était général de brigade en 1795 et général de division l'année suivante. Il servit à l'armée du Rhin, puis à celle d'Italie. Il prit Rome dont il fut nommé gouverneur, et se mesura avec Souwarow dans les sanglantes journées de la Trébia.



Rentré en France, il commandait à Versailles lors du coup d'Etat du 18 brumaire, après lequel Bonaparte lui confia d'abord le commandement en chef de l'armée des Grisons, et puis le nomma l'année suivante

(1) De nombreux biographes font naître Macdonald à Sancerre. C'est une erreur : l'acte de naissance du futur duc de Tarente se trouve bien à l'état-civil de Sedan, où nous l'avons consulté.

ambassadeur en Danemark. Deux ans plus tard il fut disgracié, pour avoir défendu Moreau, qu'il croyait innocent.

Après un séjour de cinq ans à la campagne, Macdonald reprit du service et se distingua à Wagram, où il gagna le bâton de maréchal de France et le titre de duc de Tarente. Il fit la campagne de Russie à la tête du 10e corps, passa le Niémen à Tilsitt, s'empara de Dunabourg et s'établit sur la défensive à Riga, où, pendant un mois, il livra de sanglants combats.

A la bataille de Leipzig, Macdonald se signala par sa ténacité et son énergie ; il combattit l'un des derniers et dut passer l'Elster à la nage pour échapper aux ennemis.

Après les jours de gloire et les sanglants triomphes, arrivèrent pour l'Empire les défaites et les démembrements : au cours de cette malheureuse, mais admirable campagne de France, Macdonald soutint sa haute renommée militaire et se montra partout intrépide soldat et habile tacticien.

Après la chute de l'Empire, Macdonald se rallia au gouvernement de la Restauration et fut nommé grand chancelier de la Légion d'honneur ; il conserva cette haute situation jusqu'en 1831. A cette date il se retira à Courcelle, près de Gien, où il vécut dans la retraite en faisant le bien. C'est là qu'il mourut, le 7 septembre 1840, entouré de l'affection de tous les habitants du pays et pleuré surtout des pauvres. Ce grand batailleur était bon, et la bonté est la plus belle des qualités humaines.

Berton (1767-1822).

J.-B. Breton, dit *Berton*, est né à Euilly-Lombut,

le 15 juin 1767 (1). Du collège de Sedan, Berton passa à l'école militaire de Brienne et à l'école d'artillerie de Châlons-sur-Marne, et, en 1794, il était sous-lieutenant de la légion des Ardennes. Il fut attaché comme capitaine à l'état-major de Bernadotte, et le 14 juin 1807, sous les ordres du maréchal Victor, il se conduisit vaillamment à Friedland. L'année suivante il était en Espagne, où il fut présenté à Napoléon, à la revue de Burgos. Berton à Talaveira, à Almanacid, à Ocana, se fit remarquer par son habileté, sa bravoure, son intrépidité, et gagna rapidement le grade de général.

La Restauration créa Berton chevalier de Saint-Louis, tout en le mettant à la demi-solde. Mais après le retour de l'île d'Elbe, il fut réintégré dans les cadres de l'armée et fit des prodiges de valeur à Waterloo, le 18 juin 1815, à la tête des 14e et 17e dragons du corps d'Exelmans.

Revenu à Paris après cette bataille désastreuse, Berton fut gravement compromis et incarcéré pendant cinq mois. Rendu à la liberté, sans avoir été jugé, Berton fut privé de sa solde et emprisonné de nouveau sans motifs plausibles.

Ces persécutions lui aigrirent le caractère ; il se jeta dans le parti de l'opposition et dans les complots. Il échoua dans la conspiration de Thouars et fut enfermé à Saumur. Traduit devant la cour d'assises de Poitiers, il fut condamné à mort le 14 septembre 1822 et exécuté le 5 octobre. On aurait dû songer à son passé glorieux de soldat et de patriote. Sa fin

(1) La plupart des biographes de Berton indiquent Francheval comme lieu de sa naissance ; c'est une erreur. Le général a été élevé à Francheval, mais il est bien né à Euilly-Lombut.

montre qu'un général ne doit avoir qu'une pensée, l'armée, qu'un amour, la patrie, et que la politique n'est pas faite pour l'épée d'un officier qui ne doit obéir qu'à la France.

La Bruyère (1768-1808).

Le général La Bruyère, né à Donchery en 1768, mourut quarante ans plus tard sous les murs de Madrid. Lui aussi fut un vaillant soldat. Il servit sous la Révolution aux armées des Ardennes, du Rhin, de Mayence et de l'Ouest. Ses campagnes en Vendée lui valurent 25 blessures dont 18 dans un seul combat. Tombé un jour dans une embuscade de Chouans, il y fut blessé de trois coups de feu, dont un lui brisa la mâchoire ; n'ayant plus de balles pour charger ses armes, il allait infailliblement périr, lorsque, prenant une dent de sa mâchoire fracassée, il en chargea son pistolet et brûla la cervelle à l'un de ses agresseurs. Cet intrépide soldat finit comme il méritait de finir, au champ d'honneur.

Belle fin, digne d'une belle vie !

Béchet de Léocour (1771-1845).

Béchet, *baron de Léocour*, naquit à Sedan en 1771. Dès l'âge de dix-sept ans, il entra dans l'armée comme sous-lieutenant ; il fit ses premières armes sous Pichegru, Hoche, Moreau, Desaix, et prit part à l'expédition de Saint-Domingue. Rentré en France après quelques mois de captivité en Angleterre, il suivit le maréchal Ney dans toutes ses campagnes. Pendant quinze ans, jusqu'à la chute de l'Empire, il parut aux côtés du *Brave des braves*, sur tous les champs de bataille de l'Europe. En 1815, il défendit pendant trois

mois la place de Mézières et ne l'évacua que sur l'ordre du gouvernement. Il était alors général de brigade.

Mis en non-activité par la Restauration, il se retira plus tard dans son pays natal et se livra à l'agriculture. Il mourut le 1er janvier 1845. Après l'épée, la charrue ; après l'action, le calme, mais toujours l'honneur, le travail.

Savary (1774-1833).

Savary, *duc de Rovigo*, a été avec Turenne, Macdonald et Chanzy, l'une des plus grandes illustrations militaires du département des Ardennes. Il naquit à Marcq, canton de Grandpré, le 26 avril 1774, et quitta son village natal à l'âge de six ans, pour n'y reparaître qu'en 1830.

Engagé dans la cavalerie à 16 ans, il servit sous Custine, sous Pichegru et sous Moreau. Sa belle conduite dans le commandement de l'arrière-garde, à la retraite de Moreau, lui valut, à 23 ans, le grade de chef d'escadrons. Il s'attacha ensuite à Desaix, qu'il ne quitta plus jusqu'à la bataille de Marengo. Colonel en 1800, général de brigade en 1803, commandant de la gendarmerie d'élite attachée à la garde de Bonaparte, il fit preuve désormais d'un dévouement aveugle aux ordres du maître. « *Si l'empereur m'eût ordonné de tuer ma femme*, disait-il plus tard, *je l'eusse fait sans hésiter*. » C'est pour cela sans doute que, chargé d'exécuter la sentence prononcée contre le duc d'Enghien, il y mit une précipitation excessive, afin d'empêcher le recours en grâce du condamné. On ne peut que regretter ces excès de condescendance envers le despotisme. Ses exploits font oublier, heureusement pour son nom, cette faiblesse.

Général de division en 1805, il fit en effet partout vaillamment son devoir : à Austerlitz, à Iéna, à Eylau ; en 1807, il battit les Russes à Ostrolenka et reçut en récompense une dotation de 15,000 francs. Il en reçut une seconde quand il fut, l'année suivante, créé duc de Rovigo.

En 1810, il devint ministre de la police. Après Waterloo, il voulut accompagner Napoléon à Sainte-Hélène, mais les Anglais ne le permirent pas. Interné par eux à Malte, il s'en échappa, se rendit en Orient, y compromit sa fortune dans des opérations commerciales et rentra enfin en France. Il dut s'exiler de nouveau pour fuir la colère de Talleyrand qu'il avait excité contre lui. Il reparut en 1830 et sollicita les suffrages des électeurs de son pays natal. L'année suivante, le gouvernement le rappela à l'activité et lui confia le commandement en chef de l'armée d'Afrique. Sa santé délabrée l'obligea de revenir en France ; il mourut à Paris le 2 juin 1833.

Le duc de Rovigo a laissé des *Mémoires* très utiles à consulter sur la période impériale. Il a fait quelques libéralités à l'hospice de Sedan et mérite le titre de bienfaiteur de cette ville qui a donné son nom à la rue conduisant de la place d'Harcourt à l'avenue Margueritte.

Hulot (1774-1850).

Plusieurs personnages célèbres du nom de Hulot ont vu le jour dans le département des Ardennes :

1° Hulot (*Ernest*), né à Mazerny en 1774, s'illustra dans le métier des armes. A Altenkirchen (23 juin 1796), il gagna par son intrépidité les galons de sous-lieutenant. Partout, du reste, il se montra un vaillant

soldat et fit brillamment son devoir ; le 16 août 1804, il fut décoré de la main de l'Empereur et nommé chef de bataillon. C'est à lui que Napoléon confia la mission d'organiser le terrible bataillon des Tirailleurs du Pô, si célèbre par sa conduite admirable aux avant-gardes de la Grande Armée. Hulot en fut dans toutes les circonstances le valeureux chef ; deux fois il fut cité, avec son bataillon, au *Bulletin de la Grande Armée*. Emmené en Espagne par le maréchal Soult, qui l'avait remarqué depuis longtemps, il y fut fait général de brigade. Il rejoignit la Grande Armée en 1813, fit la campagne d'Allemagne et devint général de division en 1815.

Après les Cent Jours, il quitta deux fois le service, mais fut deux fois replacé en activité, et n'obtint définitivement sa retraite qu'en 1848. Il mourut à Nancy en 1850. « La vie de ce vaillant guerrier, dit un de ses biographes, a été un constant exemple d'abnégation personnelle et de dévouement à ses devoirs. »

2° Deux frères, Hulot (*Jacques-Louis*) (1773-1843), et Hulot (*Jean-Gaspard*) (1780-1832), nés tous deux à Charleville, prirent également part aux campagnes de l'Empire et y gagnèrent de brillants états de service.

Chanzy (1823-1883).

Antoine-Eugène-Alfred Chanzy est né à Nouart, le 18 mars 1823, dans une modeste maison sur laquelle se trouve une plaque de marbre noir portant cette inscription :

Antoine-Eugène-Alfred Chanzy,
Général de Division,
Grand-Croix de la Légion d'honneur,
A passé son enfance dans cette maison, batie par son père.

A seize ans, après des études fort ordinaires au collège de Sainte-Menehould, Chanzy s'engagea comme mousse à bord du *Neptune*, où il ne resta qu'un an. Il entra au 5e d'artillerie à Metz, suivit les cours du lycée et, après un travail opiniâtre de six



mois, il fut admis à Saint-Cyr, le 135e sur 138. Il en sortit le 25e et fut envoyé en Afrique, comme sous-lieutenant de zouaves, le 1er octobre 1843. Il resta seize ans sur cette terre algérienne, la pépinière des généraux, et nous le retrouvons, en 1859, à Magenta et à Solférino. Promu lieutenant-colonel au 71e de ligne, il s'embarqua sur l'*Amérique*, pour l'expédition de Syrie, et le 26 décembre 1860, pendant qu'il était à Jérusalem, il reçut ampliation du décret qui le nommait officier de la Légion d'honneur.

Après avoir, pendant trois ans, fait partie du corps

d'occupation de Rome, Chanzy retourna en Afrique, où il conquit le grade de général de brigade à la suite d'un rapport élogieux du maréchal de Mac-Mahon. Le 14 avril 1870, Chanzy remporta sur les Ouled-Sidi-Cheikh la victoire décisive d'El-Bahariat.

Quelques mois plus tard éclata la néfaste guerre franco-allemande. Malgré le vif désir qu'il avait de venir combattre l'ennemi envahisseur, c'est seulement le 2 octobre que le général Chanzy fut rappelé en France. Nommé général de division le 20 octobre 1870, il fut placé à la tête de l'armée de la Loire qui gagna la bataille de Coulmiers. Il déploya, pendant toute cette campagne, une activité vraiment extraordinaire, une énergie, une ténacité incroyables, qui maintinrent, malgré les désastres, la confiance et l'espérance de l'armée.

Nommé membre de l'Assemblée nationale, Chanzy fut arrêté pendant la Commune, et il n'échappa qu'avec peine au destin des généraux Lecomte et Clément Thomas.

Le 1er septembre 1872, Chanzy fut nommé commandant du 9e corps à Tours ; mais il ne resta que neuf mois dans ce poste, car un décret du 4 juin 1873 le nommait gouverneur général de l'Algérie, où, pendant près de six ans, il imprima une impulsion énergique à l'œuvre de la colonisation.

Nommé sénateur inamovible après la constitution républicaine de 1875, Chanzy siégea peu à cause des devoirs qui lui incombaient comme gouverneur de l'Algérie.

Trois semaines après son élection à la présidence de la République, Jules Grévy nomma Chanzy ambassadeur à Saint-Pétersbourg, en remplacement du

général Le Flô. Dans cette nouvelle situation il sut conquérir, par ses qualités personnelles, par l'élévation de son esprit, par un tact parfait, une situation exceptionnelle à la cour de Russie et la sympathie de la haute société de la capitale.

Démissionnaire en décembre 1881, il fut appelé le 19 février suivant au commandement du 6e corps d'armée à Châlons. C'est dans cette ville, à ce poste de péril et d'honneur, à l'avant-garde de notre frontière de l'Est, d'où il aurait pu se porter à la rencontre de l'ennemi, que la mort est venue le frapper le 5 janvier 1883. La mort de Chanzy produisit dans toute la France l'impression d'une perte immense ; le pays éprouva une véritable consternation en apprenant que la mort lui enlevait un de ses meilleurs enfants, un de ses plus vaillants défenseurs.

Chanzy a laissé un ouvrage intitulé : *La deuxième armée de la Loire*, œuvre exacte et impartiale, considérée par les ennemis eux-mêmes comme une des sources de renseignements les plus véridiques. Cet ouvrage est partagé en six livres, portant les titres suivants qui marquent les sanglantes étapes de cette armée de la Loire dans le grand drame de 1870-1871 : ORLÉANS, JOSNES, VENDÔME, LE MANS, LAVAL, POITIERS.

Parlier (1827-1888).

Charles-Louis PARLIER est né au Gué-d'Hossus, le 24 avril 1827. Elève de Saint-Cyr, il sortit sous-lieutenant le 1er octobre 1846. Il prit part à la bataille de Sedan, sur le plateau d'Illy, où il soutint les efforts suprêmes de notre armée, après la blessure du général Margueritte. Il rentra à Sedan l'un des derniers et fut emmené en captivité. De retour en France, il fut

nommé général et appelé au commandement de la 49e brigade et des subdivisions de Montbrison et de Saint-Etienne. C'est dans cette dernière ville qu'il mourut, le 17 septembre 1888, sans avoir vu accomplir le rêve de sa vie, la revanche espérée.

Lallemand (1837-1893).

Le village d'Eteignières vient de perdre (20 déc. 1893) un de ses plus illustres enfants, le général *Orphis-Léon* LALLEMAND, qui y était né le 27 octobre 1817. Elève de Saint-Cyr et de l'école d'état-major, il s'est élevé par son mérite et sa valeur jusqu'aux plus hautes fonctions de la hiérarchie militaire. Lieutenant en 1842, capitaine en 1844, il resta dix ans en Afrique. Sa brillante conduite en Crimée lui valut une citation à l'ordre du jour de l'armée et le grade de lieutenant-colonel. La campagne terminée, il revint en Afrique pour prendre, sous les ordres du maréchal Randon, une part active à l'expédition de la Grande-Kabylie. Colonel en 1860, général de brigade en 1868, il était général de division et commandant en chef des forces de terre et de mer de l'Algérie, à la fin de 1870. En récompense des éminents services qu'il rendit en Algérie, en réprimant l'insurrection de 1871, il fut nommé grand officier et membre du grand conseil de la Légion d'honneur. Il a été ensuite commandant du 11e corps d'armée à Nantes, du 15e à Marseille et du 1er à Lille. Mis en disponibilité le 27 octobre 1887, il était revenu dans son village natal prendre un repos bien mérité par une carrière brillamment remplie : c'est là qu'il s'est éteint à l'âge de 77 ans. Il était grand-croix de la Légion d'honneur depuis 1880 et titulaire de la médaille militaire depuis 1882.

HOMMES POLITIQUES.

Dubois de Crancé (1747-1814).

Le conventionnel Dubois de Crancé est né à Charleville le 17 octobre 1747. « A 13 ans, dit un de ses biographes, il était déjà un fort gaillard, aux larges épaules, à l'œil intelligent, ne rêvant que sabres et batailles. » Dès 1762, il était soldat aux mousquetaires.

En 1789, le bailliage de Vitry-le-François le nomma député aux Etats généraux. Dubois de Crancé se montra un ardent partisan de la Révolution et s'occupa activement de toutes les réformes à introduire dans l'organisation militaire. « *Il faut une conscription vraiment nationale*, s'écriait-il dans un discours sur le recrutement de l'armée... *Il faut que chaque homme, dès que la patrie sera en danger, soit prêt à marcher* ». Et il s'élevait avec indignation contre les remplacements qui avilissent le métier des armes, « *si noble pour un peuple libre.* »

Volontaire de la garde nationale parisienne en 89, nous le retrouvons lieutenant-colonel trois ans après. En 1792, il est élu député des Ardennes, du Var, de l'Isère et des Bouches-du-Rhône à la Convention nationale. Il votela mort du roi sans appel ni sursis ; il prend une part considérable à l'organisation des armées de la République; le 23 février 1793, il est nommé président de l'Assemblée. Deux fois il est envoyé en mission aux armées, et le 26 mars 1793, il entre au Comité de salut public. La même année, il est chargé, avec Kellermann, de réprimer l'insurrection de Lyon : il est alors général de brigade. Accusé

de modérantisme, il est rappelé par la Convention : il se disculpe aisément et reçoit le grade de général de division.

Ennemi de la dictature robespierriste, il la combat de toutes ses forces et se joint à ceux qui l'écrasent au 9 thermidor ; cinq mois plus tard, il rentre au Comité de salut public.

Il est réélu député au Conseil des Cinq Cents, et sort de cette assemblée en mai 1797. Il est nommé inspecteur général de l'infanterie à l'armée de Mayence, en septembre 1798. Un an après, il est appelé au ministère de la guerre, où il ne reste que 49 jours, jusqu'au 10 novembre.

Le 18 brumaire, il s'opposa énergiquement au coup d'Etat. Mis peu après à la retraite, il se retira à Balham, près de Rethel, et occupa ses loisirs à écrire des ouvrages historiques et même... une comédie en trois actes. Il mourut à Rethel le 19 juin 1814, modèle du bon patriote, du bon citoyen.

Baudin (1748-1799).

Baudin (*Pierre-Charles-Louis*), dit *Baudin des Ardennes*, est né à Sedan, en 1748. Il fit à Paris de bonnes études et se prépara d'abord à la profession d'avocat. Revenu plus tard dans sa ville natale, il y succéda à son père dans la charge de directeur des postes.

Nommé maire de Sedan, en février 1790, il fut député par ses concitoyens à l'Assemblée législative, à la Convention et au Conseil des Anciens. Lors du procès de Louis XVI, il vota la détention du roi, puis se rallia au projet de l'appel au peuple et se prononça

pour la suspension provisoire, la reclusion et le sursis. Devenu président de la Convention, il prononça, le 11 vendémiaire an IV, un remarquable discours à la louange des Girondins envoyés à l'échafaud pendant la Terreur. Au Conseil des Anciens, son éloquence fut plus d'une fois encore applaudie. On a conservé de lui cette belle parole : « *Si parmi des mil-*



liers d'hommes coupables, il se trouve dix justes, la loi qui les condamne est une loi injuste. »

Il craignait le retour de la royauté, mais il appelait de tous ses vœux la fin du Directoire ; comme tant d'autres alors, il attendait un sauveur qui rétablît l'ordre et pacifiât les esprits. On prétend même, et non sans raison, qu'il mourut de joie en apprenant le débarquement de Bonaparte à Fréjus, au retour de l'expédition d'Egypte (1799).

Il avait des vertus ! dit une épitaphe que composa pour lui une Ardennaise, Mlle Cosson. Quel plus bel éloge pourrait-on faire du célèbre conventionnel ?

Ternaux (1763-1833).

Le célèbre industriel *Louis* Ternaux est né à Sedan, en 1763. Il appartenait à une famille de manufacturiers, et à seize ans il prenait déjà la direction de l'importante fabrique de drap de son père : celui-ci la lui léguait, du reste, gravement compromise à la suite de revers de fortune. Le jeune industriel parvint à la rétablir à force d'intelligence et d'activité.

Sous la Terreur, il dut s'enfuir et ne reparut qu'après le 9 thermidor. Sa fabrique prospéra chaque jour davantage, et en 1801, Ternaux avait en France 22 succursales. Aussi fut-il bientôt au premier rang des industriels français. Des comptoirs furent créés par lui dans différentes villes d'Europe, à Saint-Pétersbourg même, et il donna de la sorte une extension considérable à son commerce.

En 1802, il s'associa avec son frère, et leur industrie prit un nouvel essor. De leurs usines sortirent des tissus d'une finesse et d'une beauté remarquables, les fameux *Cachemires Ternaux* qui égalèrent et surpassèrent ceux de l'Inde.

Sous la Restauration, Ternaux fut envoyé par les électeurs de Paris à la Chambre des députés et siégea parmi les libéraux. Il signa en 1830 l'adresse des 221, prit part aux événements de cette année, puis se retira de la vie publique. Il releva sa fortune, compromise de nouveau à la suite de la révolution de juillet, et mourut à Saint-Ouen, en 1833. Il avait

été créé baron en 1817. Son titre d'industriel honnête, intelligent, vaut mieux.

Cunin-Gridaine (1778-1859).

Cunin (*Laurent*) est né à Sedan en 1778. Il servit dans les armées de la République, puis revint dans sa ville natale et entra comme employé dans une des plus importantes manufactures de drap de Sedan, chez M. Gridaine. Il conquit si bien l'estime et la confiance de son patron, qu'au bout de quelques années ce dernier lui donna une participation dans les bénéfices de l'usine et le jugea digne de devenir l'époux de sa fille.

En 1824, M. Cunin-Gridaine remplaça son beau-père à la tête de sa manufacture, et imprima à son établissement, comme à l'industrie sedanaise en général, une impulsion remarquable. En retour, ses concitoyens l'envoyèrent siéger à la Chambre de 1827. Pendant 21 ans, il resta leur mandataire. Constamment dévoué à la cause libérale, il prit part à la rédaction de l'*adresse des 221* (2 mars 1830) et donna toutes ses sympathies à la révolution de juillet et à l'avènement de la dynastie nouvelle. Il devint successivement secrétaire, puis vice-président de la Chambre ; à plusieurs reprises, la présidence de la Chambre, puis un portefeuille dans le ministère Soult lui furent offerts ; il les refusa. Il accepta enfin le ministère du commerce et le garda de 1840 à 1848. Poursuivi après les événements de février, il bénéficia d'un arrêt de non-lieu et rentra à Sedan pour y reprendre, malgré ses 72 ans, la direction de sa manufacture.

Sa carrière industrielle ne lui fait pas moins hon-

neur que sa carrière politique. Aux cinq expositions qui eurent lieu de 1823 à 1849, son nom brilla au premier rang. Il mourut en 1859, estimé de tous ses concitoyens et aimé de tous ses ouvriers.

ÉCRIVAINS ET ÉRUDITS

Guillaume de Machault (1290-1377).

Le poète de ce nom a illustré le village de Machault, qui l'a vu naître vers 1290. On ne sait rien de ses premières années. Il apparaît pour la première fois, en 1301, à la cour de France, au service de Jeanne de Navarre, épouse de Philippe IV le Bel. Il devint plus tard secrétaire de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, dont il partagea, pendant 30 ans, la bonne et la mauvaise fortune. Après la mort de son maître, tué à la bataille de Crécy, en 1346, Guillaume passa au service de Jean le Bon, puis de Charles V.

Agnès de Navarre, alors âgée de 17 ans, touchée du talent et de la célébrité de Guillaume, s'éprit d'une grande affection pour lui, bien qu'il fût alors âgé de 50 ans, goutteux et presque aveugle. Une correspondance s'établit entre eux et Agnès voulut que Guillaume célébrât leur affection dans un poème. C'est alors que notre poète écrivit : *Le Livre dou veoir dit.*

On a de Guillaume de Machault : *Le Vergier, L'Ecu bleu, Li Temps Pastour, Le Comfort d'ami, La Prise d'Alexandrie,* et un nombre considérable de ballades, rondeaux, motets, lais et virelais, conservés dans de magnifiques manuscrits à la Bibliothèque nationale.

Le poète ardennais jouit d'une grande réputation auprès de ses contemporains ; il fut le poète le plus

remarquable du XIVe siècle dans la poésie amoureuse. Il mourut vers 1377.

Mabillon (1632-1707).

On voit encore à Saint-Pierremont la maison où vint au monde, le 23 novembre 1632, *Jean* MABILLON, dont les vertus et les travaux devaient illustrer l'ordre des bénédictins. Les parents de Mabillon n'étaient pas riches; ils firent leur possible pourtant pour l'envoyer au collège de Reims, et ils n'eurent pas lieu de s'en repentir, car l'enfant y fut bientôt regardé comme le meilleur élève. Se sentant attiré vers la carrière ecclésiastique, il entra au séminaire et fut admis chez les bénédictins de Saint-Remy de Reims, en 1653. Plus tard il entreprit de réunir les matériaux nécessaires pour écrire une histoire générale de son ordre. Dans ce long et difficile travail, il se montra à la fois un infatigable investigateur et un critique judicieux, ami en tout de l'exactitude, n'acceptant pas les yeux fermés toutes les croyances de son époque et élaguant impitoyablement du calendrier les saints qui ne lui paraissaient pas suffisamment authentiques.

A l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il avait été mandé en 1664, il vécut dans le commerce des grands écrivains français du temps, Bossuet entre autres, et correspondit avec les érudits étrangers, avec Leibniz lui-même. Il y publia son ouvrage capital : *De re diplomatica*. Il fit ensuite de nombreux voyages en Europe, visitant les bibliothèques, fouillant les archives des monastères, compulsant les documents, amassant une quantité prodigieuse de notes, d'éclaircissements, de rectifications.

Son travail opiniâtre et ses études continuelles lui acquirent de vastes connaissances et lui valurent la réputation d'être l'homme le plus savant, mais aussi le plus modeste de son temps. Il fut bien « le modèle des religieux par sa piété et ses douces vertus, des savants par ses travaux, plus encore par sa droiture et sa modestie » : c'est ainsi que s'exprime l'inscription placée dans l'église de son village natal.

Il mourut le 27 décembre 1707, laissant inachevées les *Annales de l'ordre de Saint-Benoît*.

Longuerue (1652-1733).

Louis Du Four de Longuerue, né à Charleville le 6 janvier 1652, montra une précocité extraordinaire. Dès l'âge de 4 ans, il était déjà célèbre. Louis XIV, passant à Charleville en 1657, voulut le voir et fut émerveillé de ses réponses. A 14 ans, Longuerue possédait le latin, le grec, l'hébreu et la plupart des langues modernes ; il étudia toutes les branches du savoir humain, et put soutenir en hébreu des controverses avec les savants de son temps. Malgré son immense savoir, Longuerue, demeuré humble et modeste, ne fit partie d'aucune académie et mourut à Paris, le 22 novembre 1733.

Coffin (1676-1749).

Coffin (*Charles*) naquit à Buzancy en 1676, et mourut en 1749. Excellent élève dans les établissements où il fit ses études, il devint en 1713 principal du collège de Beauvais ; il y avait jadis fait ses classes. Sous sa direction, le collège devint très florissant et forma d'illustres élèves. Cinq ans plus tard, Coffin fut élu

recteur de l'Université de Paris, et deux fois, en 1719 et en 1720, ces fonctions lui furent renouvelées.

En 1727, il publia un volume de poésies latines, parmi lesquelles on vante une *Ode au vin de Champagne*. Des *Hymnes* qu'il composa plus tard pour le *Bréviaire de Paris* établirent sa réputation. Son souvenir s'est conservé longtemps à Buzancy et dans les environs, par les grandes charités qu'il y a faites ; on ne faisait jamais en vain appel à son bon cœur, et répétons-le, après H. Carnot, la bonté est la meilleure des qualités humaines.

Boucher de Perthes (1788-1868).

Boucher *de Crèvecœur de Perthes* naquit à Rethel en 1788. Il descendait de Jean Romée de Vouthon, frère d'Isabelle Romée, la mère de Jeanne d'Arc. Le pauvre Jacques Boucher ne donna pas dans sa jeunesse de grandes espérances : il avait la *tête dure*, et on le retira de pension, le jugeant incapable de continuer ses études. Peu après, il fut nommé commis de son père, qui était directeur des douanes à Abbeville ; ensuite il passa à Marseille, puis à Gênes. Devenu sous-inspecteur, il occupa en cette qualité différents postes ; en 1825, il remplaça son père à Abbeville, où il résida jusqu'à sa mort (1868).

Après sa sortie du collège, il s'était mis vaillamment à l'œuvre pour recommencer son instruction. Il resta toute sa vie fidèle à cette habitude du travail ; ses occupations comme directeur des douanes ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude. Son intelligence, qui semblait devoir rester toujours fermée, s'était ouverte et fortifiée. « Son esprit, éveillé sur toutes

BIBLIOTHÈQUE S G GENEVIÈVE

choses, dit M. Ch. Louandre, se portait un peu au hasard sur les sujets les plus divers. »

C'est surtout à l'étude des monuments de l'homme préhistorique que s'adonna Boucher de Perthes ; il fut vraiment le créateur de l'*archéogéologie*. On sait quelles discussions passionnées excita la découverte qu'il fit dans la Somme, en 1862, d'une mâchoire d'homme fossile. Le doute pour lui n'était pas possible : l'apparition de l'homme sur la terre à une époque prodigieusement lointaine était une certitude. Il consigna la plupart de ses observations dans un ouvrage capital : *Antiquités celtiques et antédiluviennes*.

En dehors de ses études historiques et archéologiques, Boucher de Perthes aborda à peu près tous les genres de sujets : poèmes, études morales, essais philosophiques, etc. ; mais la littérature est loin d'avoir chez lui éclipsé le savant. Enfin ce fut un philanthrope, un ami sincère et actif des pauvres, des déshérités ; il employa 200,000 francs à des fondations nombreuses en faveur des classes ouvrières, indiquant par avance la solution de ce problème difficile : Travail et Capital, et donnant un exemple suivi depuis par les principaux chefs du commerce français et de l'industrie nationale.

Batteux (1713-1780).

Batteux (*Charles*), dit *Le Batteux*, naquit à Allan-d'huy, près d'Attigny, en 1713. Professeur au collège de Reims dès l'âge de vingt ans, il enseigna ensuite à Paris, s'y mit en évidence, et occupa pendant 28 années une chaire de philosophie grecque et latine au Collège de France. On le priva de son emploi en 1778,

après la publication de son ouvrage : *Histoire des causes premières*.

Vers cette époque, il donna, avec l'aide de quelques collaborateurs, un *Cours élémentaire à l'usage de l'école militaire* (en 48 volumes), de la rédaction duquel il avait été chargé par le comte de Saint-Germain. Les fatigues que lui coûta ce travail considérable et le chagrin que lui causa le peu de succès du livre, conduisirent Batteux au tombeau. Il mourut en 1780, membre de deux académies. Il laissait de nombreux ouvrages, de littérature pour la plupart.

Non moins estimable par ses qualités personnelles que par ses talents littéraires, Batteux fut, selon l'expression de son successeur à l'Académie française, « *un savant doublé d'un homme de bien.* »

D'une probité rigoureuse et d'une très grande bienveillance, il était heureux de pouvoir se féliciter quelques jours avant sa mort, de « *n'avoir jamais écrit une seule ligne contre qui que ce fût* ».

Rares sont ceux qui en pourraient dire autant ; imitons-le.

Hachette (1800-1864).

C'est à un Ardennais, HACHETTE (*Louis-Christophe-François*), né à Rethel en 1800, que revient l'honneur d'avoir fondé à Paris la librairie célèbre qui porte son nom, et d'où sont sortis depuis plus d'un demi-siècle tant d'ouvrages de toute sorte et de si grand mérite. Hachette s'était senti de bonne heure attiré vers la carrière de l'enseignement. Il fit d'excellentes études à Sainte-Barbe et à Louis-le-Grand et entra à l'Ecole normale en 1819. Trois années plus tard, l'école ayant été licenciée, à la suite d'une manifes-

tation libérale, les normaliens furent privés des emplois auxquels ils pouvaient aspirer. Hachette mena pendant quatre ans une existence assez agitée et obscure, et, en 1826, il acheta un fonds plus que modeste de librairie classique, la librairie Brédif. Tels furent les humbles débuts d'une des plus grandes librairies des temps modernes.

Hachette groupa autour de lui ses compagnons de disgrâce, parmi lesquels Quicherat et Géruzez; et grâce à cet ensemble d'intelligences et de bonnes volontés, la petite librairie Brédif prit en peu d'années un développement considérable. Après 1850 surtout, Hachette, secondé par ses deux gendres et ses deux fils, donna à sa maison une impulsion plus grande; il créa de nouvelles séries d'ouvrages qui étendirent le cercle de ses publications dans toutes les branches du savoir humain ; en même temps de nombreux journaux, de savantes revues vulgarisèrent les connaissances les plus utiles. De la librairie Hachette sont sortis une foule d'ouvrages philosophiques, littéraires, scientifiques, qui ont exercé la plus heureuse influence sur les progrès de notre siècle.

Hachette est mort en 1864.

Il mérite plus qu'un éloge banal, cet homme qui a su faire progresser l'instrument destiné à faire de l'espérance de la patrie, la jeunesse française, le livre classique, le journal de l'école, la publication de famille.

Natalis de Wailly (1804-1886).

Wailly (*Jean-Noël de*, dit *Natalis de*), né à Mézières en 1804, est mort à Passy en 1886. Il fit à Henri IV et à Sainte-Barbe des études qui ne furent

pas très brillantes et n'annoncèrent en rien le savant futur. En 1830, il était chef de section administrative aux archives du royaume. Il se mit avec une ardeur extraordinaire à fouiller dans les parchemins, à classer les sceaux et les médailles, à rechercher partout les anciens documents.

Bientôt il reçut de M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, la mission de rédiger un cours de paléographie. Ce cours parut en 1838 et valut à l'auteur l'entrée de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Outre ses *Eléments de Paléographie*, Natalis de Wailly a laissé une foule de mémoires et de notices sur des sujets d'érudition et d'autres ouvrages plus importants : *Conquête de Constantinople*, *Récits d'un ménestrel de Reims au XIIe siècle*, *Histoire de saint Louis*. Son édition de Joinville jouit d'une grande réputation, entièrement méritée.

Taine (1828-1893).

Parmi les hommes illustres qui ont vu le jour dans le département des Ardennes, le premier rang appartient sans contredit à *Hippolyte* Taine, né à Vouziers le 21 avril 1828, mort à Paris le 6 mars 1893. Taine fut de bonne heure célèbre. A 19 ans, après de brillantes études au lycée Bonaparte, il remportait en rhétorique le prix d'honneur au concours général, et l'année suivante il entrait premier à l'École normale supérieure, en même temps qu'Edmond About et Francisque Sarcey. *Monsieur Taine* et *le grand Bûcheron*, comme l'appelaient ses condisciples, ne cessa pas d'être le meilleur élève de sa promo-

tion : sa vaste intelligence et son jugement solide présageaient une gloire future et chacun s'inclinait devant sa supériorité. Cependant, au sortir de l'Ecole normale, son indépendance d'esprit le fit échouer à l'agrégation de philosophie ; il alla professer à Nevers et à Poitiers ; mais cet esprit actif et libéral ne pouvait guère se flatter de plaire au ministre d'alors, M. Fortoul, et bientôt Taine fut envoyé en disgrâce à Besançon, comme... professeur suppléant de sixième. C'en était trop ; il sortit de l'enseignement et vint à Paris. Pendant trois années, il suivit les cours du Muséum et de l'Académie de médecine, non comme physiologiste, mais comme philosophe. Puis il entra dans le journalisme.

Il collabora successivement à la *Revue de l'Instruction publique*, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Journal des Débats ;* et le journaliste, comme autrefois le normalien, eut bientôt fait d'attirer sur lui l'attention publique. En 1853, il se fit recevoir docteur. Sa thèse française était un *Essai* sur La Fontaine qui, plus tard, refondu et augmenté, devint un de ses livres les plus agréables, les plus substantiels : *La Fontaine et ses fables* (1860). Dès lors, Taine ne cessa de produire des ouvrages de longue haleine : *Essai sur Tite-Live* (1854) ; *Voyage aux Pyrénées* (1855) ; *les Philosophes français au XIXe siècle* (1863), vive et spirituelle attaque d'un positiviste contre la philosophie éclectique. Deux nouveaux livres, œuvre d'un critique littéraire éminent, mais aussi d'un philosophe et d'un historien, les *Essais de critique et d'histoire*, et les *Nouveaux Essais*, furent publiés en 1857 et 1865 ; on y peut lire sur Michelet, Saint-Simon, la société française au XVIIe siècle, La Bruyère,

Honoré de Balzac, Racine, et sur diverses questions d'histoire ancienne et moderne, des articles remarquables, vigoureusement pensés et écrits.

En 1864, parut l'*Histoire de la littérature anglaise*, dont le retentissement fut très grand. L'auteur fut proposé pour un prix académique de 20,000 francs ; les rancunes de M. Cousin, l'apôtre de l'éclectisme, firent échouer cette candidature. En revanche, cette même année, l'Empire sembla regretter d'avoir dédaigné Taine, et l'ancien universitaire fut nommé professeur d'esthétique à l'école des Beaux-Arts.

Comme philosophe, Taine donna encore, entre autres livres : *Philosophie de l'art* (1865), *De l'Intelligence* (1870), et comme historien les *Origines de la France contemporaine*, dont la publication, commencée en 1875, s'est poursuivie jusqu'à ses dernières années. On considère généralement cette étude des *Origines* de notre société moderne comme un des ouvrages essentiels, sinon comme l'œuvre maîtresse de Taine.

Membre de l'Académie française depuis 1878, le savant ardennais a donc fourni une carrière bien remplie; ses opinions ont été combattues sur bien des points et parfois avec acharnement ; il n'en est pas moins vrai que Taine est et restera, avec Renan qui est mort quelques mois avant lui, une des personnalités les plus puissantes dans le mouvement intellectuel de la seconde moitié de notre siècle.

THÉOLOGIENS ET PASTEURS

Sorbon (1201-1274).

Robert *de Sorbon* est né au village de ce nom, près de Rethel, le 9 octobre 1201. Il était fils de pauvres laboureurs qu'il ne connut même pas; ce fut une voisine généreuse qui pourvut à ses besoins, et ce fut la charité publique qui lui permit de s'instruire. Doué d'heureuses dispositions, il fut envoyé au collège de Reims, où il ne tarda pas à se faire remarquer par ses progrès rapides et sa conduite exemplaire.

Il y était depuis cinq années lorsque la mort lui enleva ses protecteurs; il n'avait que quinze ans. Il se rendit à Paris pour y continuer ses études. Mêlé aux pauvres *escholiers* d'alors, léger d'argent comme la plupart d'entre eux, il endura des peines et des privations sans nombre, souffrant plus que *oncques martirs*, mais un peu consolé en songeant qu'on doit *paraidis conquerre par mal avoir* (conquérir le paradis en souffrant).

Il obtint enfin le bonnet de docteur et fut pourvu d'un canonicat à Cambrai, en 1250. Là, ses sermons lui attirèrent une si grande renommée que Louis IX voulut le voir et l'entendre; il en fut charmé et le nomma son chapelain-confesseur.

Sorbon n'oublia pas dans sa situation nouvelle les pauvres *escholiers* dont il avait partagé la vie et souffert les misères. Il conçut le généreux projet de fonder une maison pour recevoir les jeunes gens pauvres et studieux et leur faire donner des leçons gratuites. La réalisation ne se fit pas longtemps attendre : en 1253, la *Pauvre Maison* fut fondée et reçut 16 clercs dont l'indigence était notoire.

Telle fut l'origine de la Sorbonne. Son fondateur se voua tout entier à la prospérité de son établissement et il eut la joie de le voir s'agrandir et s'améliorer tous les jours. La réputation du maître s'étendit au loin ; et il le méritait bien par sa piété, sa charité et sa science philosophique. Il mourut le 15 août 1274, laissant toute sa fortune, qui était considérable, à la Sorbonne. Son œuvre méritait d'être immortelle ; elle est inséparable de sa personnalité.

Gerson (1363-1429).

A quelques lieues de Rethel s'élevait autrefois le petit village de Gerson, aujourd'hui disparu, qui a donné son nom à l'un des hommes dont se glorifie l'Eglise du moyen âge. C'est là que naquit, le 14 décembre 1363, *Jean le* CHARLIER, qui plus tard, suivant une coutume fort répandue à cette époque, prit le nom du lieu qui l'avait vu naître. Jean appartenait à une famille aussi pauvre que nombreuse, et ce ne fut pas sans s'imposer de lourds sacrifices que ses parents purent l'envoyer au collège de Reims. Par bonheur les succès de l'enfant les dédommagèrent de leurs peines ; à 14 ans, son application au travail lui valut une bourse au collège de Navarre, à Paris.

Docteur à 29 ans, il devint chancelier de l'Université et professeur de philosophie à ce même collège de Navarre où il avait été élève. Alors commença contre les abus et les superstitions de toute sorte, contre les mystiques, les astrologues, les flagellants, une rude guerre que le jeune chancelier mena vaillamment ; le clergé lui-même, dont les *fêtes des fous* déshonoraient les temples, entendit plus d'une fois

Gerson s'élever avec force contre ses divertissements grossiers.

Grand par l'intelligence et le savoir, Gerson le fut plus encore peut-être par le cœur. Né du peuple, il aima et défendit toujours les faibles et les opprimés. Il voulait qu'on apprît à lire à cette foule ignorante dont il était sorti, et il écrivit pour elle l'*A B C des simples gens*. Il dénonça courageusement à Charles VI la conduite scandaleuse de ses oncles, dont les rivalités faisaient le malheur de la France. Lui aussi « aima la justice et détesta l'iniquité ». Quand le duc d'Orléans périt assassiné en 1407, Gerson prononça l'oraison funèbre de la victime et fit brûler en place publique le livre du moine cordelier Jean Petit qui avait osé se faire l'apologiste du crime. Ce noble courage lui valut la haine féroce de Jean Sans-Peur ; après le concile de Constance, il dut, pour y échapper, s'exiler volontairement.

Il combattit l'hérésie de la même ardeur dont il poursuivait le relâchement des mœurs. Aux conciles de Pise (1409) et de Constance (1414), il lutta de tout son pouvoir pour faire cesser le schisme qui divisait alors l'Eglise, et fit déposer trois papes dont l'obstination prolongeait la crise.

Après l'assassinat du duc de Bourgogne (1419), il rentra en France avec l'intention d'y vivre dans la retraite. Il passa le reste de ses jours chez les célestins de Lyon, consacrant les dernières années de sa vie à l'instruction des enfants pauvres, donnant jusqu'au bout aux déshérités son intelligence et son cœur. C'est pour eux surtout qu'il composa l'*Imitation de J.-C.* Il est généralement admis, en effet, que ce livre est son ouvrage.

Il mourut à Lyon le 12 juillet 1429.

Il existe encore dans un des murs de l'église de Barby, près de Rethel, une épitaphe bien conservée et consacrée à la mère de Gerson ; on y lit :

Elisabeth la Chardenière
Qui fin bel ot et vie entière
A Arnault le Charlier épouse
Ausquels enfants ont esté douse
Devant cest hus fust enterrée
M. quatre cens et un lannée
Estoit de Juing le jour huitime
Jhesus li doint gloire saintime.

On conserve à la *Bibliothèque nationale* une des nombreuses lettres que la mère de Gerson lui adressait par les messagers de l'Université, lorsqu'il était élève du collège de Navarre.

Drelincourt (1595-1669).

Drelincourt (Charles) naquit en 1595, à Sedan. Il commença au collège de cette ville des études sérieuses qu'il alla terminer à Saumur. A 23 ans, il reçut l'investiture pastorale, et exerça pendant 2 ans les fonctions de pasteur dans les environs de Langres. En 1620, il vint prêcher à Paris et ne tarda pas à se faire connaître comme un prédicateur de mérite.

Il ne se montra pas moins remarquable comme controversiste. Les jésuites et les moines trouvèrent en lui un redoutable adversaire, dont les écrits et les discours leur portèrent de rudes coups.

Dans l'accomplissement de son ministère, Drelincourt fut vraiment « le bon pasteur » ; sa bienfaisance était sans bornes, sa charité inépuisable. Son zèle enfin ne se démentit pas un seul instant ; il lui arriva de prêcher sept fois dans la même journée.

Sa vie fut un travail continuel. Il mourut en 1669, épuisé par de longs travaux, ayant rempli ses fonctions pastorales jusqu'à la dernière semaine de sa vie.

Billuart (1685-1757).

La petite ville de Revin s'honore d'avoir vu naître, le 8 janvier 1685, *Charles-René* BILLUART, un des prédicateurs les plus célèbres de son temps. A peine âgé de 16 ans, il fut admis chez les Jésuites à Charleville. Mais il changea bientôt de résolution et prit l'habit de dominicain, à Revin même. Professeur de philosophie et de rhétorique, d'abord au collège Saint-Thomas de Douai, puis au couvent de Revin, il fut élu provincial de son ordre (1728). Laborieux par habitude et par goût, il menait de front la publication de nombreux ouvrages de théologie, la prédication et la controverse avec les ministres protestants. Quoique d'un tempérament doux et pacifique, il était cependant vif dans la dispute et c'était un adversaire redoutable.

Lié d'amitié avec le duc d'Orléans, seigneur territorial de Revin, le P. Billuart en obtint de nombreuses libéralités qui lui permirent d'agrandir considérablement le couvent de son pays natal.

Billuart a laissé de nombreux ouvrages de théologie dont le principal : *Summa sancti Thomæ* (19 vol. in-8°), est un travail immense, rempli d'érudition, et qui jouit encore dans les écoles d'une grande réputation. Il mourut à Revin, le 20 janvier 1757, laissant la réputation d'un homme de bien doublé d'un savant.

ARTISTES PEINTRES ET MUSICIENS.

Desportes (1661-1743).

Le créateur, en France, de la peinture des animaux, *Alexandre-François* Desportes, a vu le jour dans un petit village des Ardennes, à Champigneulle (Grandpré), en 1661. A l'âge de 12 ans, il fut envoyé à Paris, chez son oncle, qui, trouvant chez lui des aptitudes pour le dessin, le fit entrer dans l'atelier de Nicasius. Ce dernier étant mort peu de temps après, Desportes ne prit point d'autre maître ; il se forma seul à l'école de la nature, et un travail opiniâtre le plaça au rang des plus célèbres. Il débuta par le portrait, et pour se faire connaître, il se rendit à la cour du roi de Pologne, où il ne demeura que deux ans, malgré les offres séduisantes qui lui furent faites.

De retour en France, il donna libre carrière à son penchant pour l'étude des animaux et fit preuve d'un génie fécond, enjoué, qui lui valut de brillants succès. Louis XIV le jugea digne d'être le peintre de sa vénerie et lui donna un logement au Louvre avec une pension de 800 livres. Desportes ne se laissa pas éblouir par l'existence somptueuse de la cour ; il continua de travailler beaucoup et de se perfectionner. Il produisit un nombre considérable de tableaux qui sont aujourd'hui l'ornement des collections et des musées de France et même d'Europe : on en compte 23 au Louvre. « Il règne dans tous les ouvrages de Desportes, dit un de ses biographes, une harmonie, une vérité, une fécondité, un choix et un goût auxquels on ne peut refuser son admiration. Personne

n'a mieux dessiné que lui les animaux ; il leur donnait la vie, il les faisait parler pour ainsi dire. »

Desportes mourut à Paris le 20 avril 1743. Il était membre de l'Académie de peinture depuis 1699.

Méhul (1763-1817).

Le 2 octobre 1892, la ville de Givet a inauguré en grande pompe la statue élevée sur l'une de ses places à son illustre enfant, *Etienne* Méhul. Le célèbre compositeur naquit le 22 juin 1763 ; la maison où il vint au monde existe encore et porte une plaque en marbre noir avec une inscription qui rappelle cet événement. Le premier maître du jeune Méhul fut un pauvre aveugle organiste d'une église de Givet. A dix ans, l'enfant fut appelé à tenir l'orgue de la chapelle du couvent des Récollets ; on se pressait chaque dimanche aux offices pour entendre son jeu brillant.

De Givet, il passa à Laval-Dieu, où il eut pour maître le fameux Wilhelm Hauser, avec qui il fit des progrès extraordinairement rapides. Il n'y séjourna que quelques années et fut emmené à Paris par le colonel d'un régiment en garnison à Charlemont, grand amateur de musique, qui l'avait entendu improviser sur l'orgue et avait pressenti l'avenir qui attendait le jeune artiste. Mais à Paris, Méhul connut des jours bien tristes ; il lutta pendant un an contre la misère et l'obscurité, et vécut péniblement d'un emploi d'organiste qu'il obtint enfin dans une église de la capitale.

S'étant présenté chez Glück, il fut accueilli avec beaucoup d'affection par le grand artiste, suivit avidement ses leçons et s'exerça déjà sous lui à la composition. A vingt ans, il présenta à l'Académie royale

de musique un opéra en quatre actes, *Alonzo et Cora*, qui fut reçu, mais ne fut représenté que six ans plus tard et sans succès. A l'Opéra-Comique, il donna *Euphrosine et Coradin*, ou le *Tyran corrigé*, qui obtint un succès considérable ; puis, à l'Opéra, *Stratonice*,



drame lyrique en un acte qui fut une brillante revanche de la chute d'*Alonzo et Cora*.

Sa réputation était dès lors établie. Cependant il écrivit plusieurs partitions qui furent froidement accueillies. A cette époque, il composa les hymnes patriotiques qui ont immortalisé son nom : le *Chant du départ*, le *Chant de victoire*, le *Chant du retour*, dont le premier seul a survécu à son auteur. Après quelques insuccès nouveaux, il écrivit le *Jeune Henri*, qui tomba sous le déchaînement des passions poli-

tiques, mais dont l'ouverture reçut un accueil triomphal, à tel point que l'orchestre dut la jouer trois fois. Froissé de l'injustice du public, Méhul garda deux années le silence et se consacra à l'organisation du Conservatoire. Il revint au théâtre, donna successivement plusieurs œuvres et écrivit en 1806 l'*Irato* ou l'*Emporté*, qui fut reçu avec enthousiasme. Quelques pièces suivirent, qui n'eurent qu'un succès de peu de durée. Enfin, en 1807, parut *Joseph*, la plus magistrale conception de Méhul, dont tant d'airs sont encore aujourd'hui célèbres. Pourtant cet opéra fut accueilli sans admiration; mais après une tournée triomphale en Allemagne, il obtint en France un égal succès.

Dès lors Méhul ne composa plus guère. Son humeur mélancolique et inquiète minait peu à peu sa santé délicate, ruinée déjà par une affection de poitrine que rien n'avait pu enrayer. Il tomba malade, mais la force morale n'était pas affaiblie chez lui, et il continua son travail accoutumé. Cependant l'inspiration l'abandonnait, ses forces l'obligeaient de s'arrêter souvent et lui permettaient à peine d'aller dans le jardin de sa modeste villa de Pantin pour y voir ses fleurs qui, avec la musique, avaient été la passion de toute sa vie.

En 1816, il donna cependant encore la *Journée aux aventures*, dernier ouvrage de sa main affaiblie, qui renfermait quelques éclairs de son génie. Le public, qui pressentait la fin prochaine de l'auteur, applaudit cette dernière partition ; ce fut un dernier témoignage d'admiration et un adieu au grand artiste.

Il mourut à Paris le 18 octobre 1817, âgé seulement de cinquante-quatre ans.

Daussoigne-Méhul (1790-1875).

Daussoigne (*Joseph*), neveu de Méhul, est né à Givet en 1790. Il vint au monde si frêle et si chétif qu'on lui donna peu de jours à vivre; craintes chimériques, puisqu'il mourut à 85 ans.

Dès ses plus jeunes années, sa vocation musicale se révéla. A neuf ans, il était admis au Conservatoire de Paris; à 18 ans, il remportait à l'Institut le premier prix de composition musicale. Il partit alors pour Rome; mais le malheur sembla de ce jour le poursuivre partout. Son oncle lui ayant envoyé le livret de *Robert et Guiscard*, Daussoigne s'empressa d'écrire la partition... qui ne fut jamais lue au comité d'admission. De retour à Paris, il composa *Le Faux Inquisiteur* et *Le Testament*, qui n'eurent pas un meilleur sort. Le livret des *Amants corsaires,* de Viennet, sur lequel il avait écrit une partition très acclamée, fut rejeté à une seconde lecture. Enfin il put faire représenter *Aspasie* à l'Opéra, non sans succès. Il termina deux partitions que Méhul avait laissées inachevées.

A la suite de plusieurs mésaventures nouvelles, il se dégoûta du théâtre et se consacra à l'enseignement musical. En 1827, il devint en effet directeur du Conservatoire de Liège et mourut dans cette ville en 1875. Durant ses cinquante dernières années, il n'avait plus que très peu produit, satisfait d'une modeste et honorable réputation.

MÉDECINS

Bienaise (1601-1681).

L'art médical compte au nombre de ses illustrations, JEAN *Bienaise*, né à Mézières en 1601. A la suite d'excellentes études au collège de Saint-Côme, à Paris, ce jeune Ardennais s'adonna avec passion à l'étude de la médecine. Reçu docteur, il exerça à Paris, où il acquit une renommée rapide et la réputation d'un des plus habiles opérateurs de l'époque. François de Harlay, archevêque de Rouen, guéri par Bienaise d'une piqûre à l'artère du bras, lui fit une pension de 800 livres et facilita son admission à la cour, comme médecin d'Anne d'Autriche, en 1666. Dès lors, sa conduite, son habileté et ses succès lui méritèrent l'estime et les faveurs de Louis XIV.

Bienaise s'est fait autant remarquer par ses qualités du cœur que par son talent. Ayant amassé une grande fortune, il la légua en partie aux pauvres et dota l'école de Saint-Côme d'une pension de 1200 livres pour l'entretien de deux démonstrateurs, d'anatomie et de chirurgie. Il mourut le 21 décembre 1681, laissant, entre autres ouvrages spéciaux : *Les Opérations de la chirurgie, par une méthode courte et facile, avec deux traités*. Bienaise inventa plusieurs instruments conçus pour assurer le succès des opérations chirurgicales et diminuer les souffrances des malades.

Saint-Yves (1667-1733).

Un savant médecin oculiste, qui fut en même temps un célèbre philanthrope, *Charles* SAINT-YVES, est né à Maubert-Fontaine, le 10 novembre 1667. Il dut sa première éducation à M[lle] de Guise, proprié-

taire territoriale de Maubert, qui se l'était attaché comme page. A dix-neuf ans, il entra chez les Lazaristes, et après avoir étudié pendant 15 ans la médecine, la chirurgie et la pharmacie, il se consacra exclusivement aux maladies des yeux. Il devint très habile, et sa renommée attira dans son couvent une affluence considérable de malades : dans le seul printemps de 1708, il a opéré 571 cataractes.

Il quitta les Lazaristes en 1711 pour s'établir à Paris, afin d'exercer plus librement son art. Malgré les présents nombreux et les sommes importantes qu'il recevait en échange de ses services, Saint-Yves resta longtemps pauvre, car il consacrait toutes ses ressources au soulagement des indigents, nourrissant et entretenant chez lui ceux dont la maladie exigeait des opérations longues et suivies. Il revint plus tard dans son pays natal où il mourut le 3 août 1733, pleuré des pauvres qui le regardaient comme un père. Les princes de la science sont le plus souvent les plus généreux des hommes.

Corvisart (1755-1821).

Un des hommes qui ont le plus illustré la médecine française, CORVISART (*Jean-Nicolas*), est né à Dricourt, canton de Machault, le 15 février 1755. Rien chez l'enfant ne faisait soupçonner la gloire que l'homme devait acquérir. Au collège ses progrès furent lents et médiocres, et quand il en sortit, il était bien loin d'être un savant. Il entra comme clerc dans l'étude de son père, qui était avocat au parlement de Paris; mais il ne parvint qu'à s'ennuyer au milieu de montagnes de dossiers ; aussi il lui arrivait souvent de fuir le bureau paternel.

Pendant une de ses nombreuses fugues, il entendit par hasard une éloquente leçon d'anatomie, faite par un célèbre médecin de l'époque. Dès lors, sa voie fut trouvée. Il quitta l'étude de son père et se mit à suivre assidûment les cours que faisaient à la Faculté de Paris les illustrations scientifiques de ce temps.



Ses progrès furent extraordinairement rapides, et bientôt il fut au premier rang des médecins français : son cours de clinique, à l'hôpital de la Charité, était regardé comme le meilleur de l'Europe. En 1797, il fut nommé à la chaire de médecine au Collège de France. Peu après, Bonaparte l'ayant consulté pour une affection de poitrine, se l'attacha et en fit plus tard le médecin habituel de sa cour.

Corvisart se faisait surtout remarquer par une aptitude merveilleuse à reconnaître la nature des maladies ; on le considérait comme infaillible, et des exemples fameux démontrèrent l'exactitude de son diagnostic. Il avait annoncé à Joséphine Beauharnais que Napoléon était exposé aux maladies de cœur, et il avait pressenti qu'il mourrait lui-même d'une attaque d'apoplexie. Il ne s'était pas trompé : deux attaques le frappèrent à cinq ans d'intervalle ; la seconde l'emporta, le 18 septembre 1821.

Dugès (1797-1838).

Dugès (*Antoine-Louis*), né à Mézières à la fin de 1797, était fils d'un médecin chirurgien de l'hôpital et appartenait à une famille où la profession médicale semblait héréditaire. Ce fut aussi cette carrière qu'il suivit, et avec succès, car à 24 ans il soutenait avec éclat sa thèse de docteur.

Professeur à la Faculté de Montpellier, il ne cessa d'étudier les diverses parties de la médecine et de publier sur toutes des travaux remarquables. Il s'adonna aussi à la zoologie et ne s'y montra pas moins brillant. Il laissa la réputation d'un travailleur infatigable, d'un professeur éminent, d'un opérateur de premier ordre, et avec cela d'un homme d'honneur. La mort le surprit à 41 ans, le 1er mai 1838, au moment où il terminait un savant *Traité de physiologie comparée de l'homme et des animaux.*

SAVANTS ET INGÉNIEURS

La Caille (1713-1762).

L'abbé de la Caille, un des plus grands astronomes du XVIIIe siècle, naquit à Rumigny en 1713. Il a mérité qu'on lui donnât le beau nom d'*Ami du travail et de la vérité*, car il a aimé l'un et l'autre avec passion. Seul et sans secours, il étudia l'astronomie, et à 23 ans il était assez versé dans cette science pour que Jacques Cassini l'associât à ses travaux et lui fît obtenir un logement à l'Observatoire. Il s'acquit surtout une réputation considérable en dirigeant une mission scientifique, que le gouvernement de Louis XV envoya au cap de Bonne-Espérance, pour y étudier les constellations australes. Son absence dura trois ans, et pendant ce temps La Caille passa 127 nuits à la belle étoile. Il revint en France avec une ample moisson d'observations de toute nature. Ce qui étonna le plus, ce fut de le voir restituer au Trésor 865 francs qui lui restaient sur les 10.000 qu'il avait emportés pour couvrir les frais de l'entreprise ; ce fait était tellement rare qu'il eut quelque peine à faire accepter cet excédent par les agents du Trésor.

Pour échapper à la curiosité dont il était l'objet et dont s'alarmait sa modestie, La Caille s'enferma désormais et vécut dans le travail. Levé de très grand matin, il ne craignait pas de passer une partie de la nuit dans son observatoire. Il a fait à lui seul, dans sa trop courte existence, plus d'observations et de calculs que tous les astronomes de son temps réunis. Mais son robuste tempérament ne put résister à un

tel surmenage, et il mourut jeune encore, à 49 ans, le 21 mars 1762.

Ami de la vérité, « il la disait en face, même au hasard de déplaire, quoique sans aucun dessein de choquer. » Par ses vertus, par son intelligence et par ses travaux, il a illustré non seulement le département des Ardennes, mais aussi l'époque où il a vécu.

Les Contamine (1720-1852).

La petite ville de Givet compte au nombre de ses plus illustres enfants *Gérard de* Contamine, né en 1720 d'une très ancienne famille. Après de brillantes études, il fut, à 25 ans, investi des fonctions de prévôt, juge royal civil et criminel. On avait abaissé pour lui la limite d'âge, fixée jusqu'alors à 30 ans. Il justifia pleinement la confiance que l'on avait mise en lui et s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup de distinction et de désintéressement. Contamine fut d'ailleurs dans toute sa carrière un modèle d'honnêteté, d'intégrité et de justice. Après avoir honoré sa ville natale par ses travaux et ses vertus, il y mourut le 10 mai 1779.

De ses cinq fils, deux se sont acquis une certaine célébrité ; le second, *Gédéon, baron de* Contamine (1764-1851), s'est fait un nom honorable dans l'industrie métallurgique.

Le troisième, *Théodore, vicomte de* Contamine (1773-1852), après avoir servi en Hollande et bataillé contre les Anglais aux colonies, prit du service dans l'armée française, combattit à Trafalgar et fit la plupart des campagnes de l'Empire.

Bonne (1727-1795).

Rigobert *Bonne*, né à Raucourt le 6 octobre 1727, se destinait à l'état ecclésiastique. Son aptitude pour les mathématiques devait en faire un soldat et un savant professeur. A l'âge de 20 ans, Bonne était ingénieur ; il servit en cette qualité au siège de Berg-op-Zoom en 1747. Dans la suite, il se retira à Paris où ses connaissances en physique, en mathématiques et en géographie lui firent la réputation justement méritée d'un des maîtres les plus autorisés de la capitale. Lalande, dans sa *Bibliographie astronomique*, rend hommage à son caractère et à ses talents. Bonne a publié divers ouvrages ayant trait à l'enseignement de la géographie. Citons parmi ceux qui lui font particulièrement honneur une *Carte du golfe du Mexique en trois feuilles* et un *Neptuno-americo-septentrional* en 18 cartes, donnant une description complète des côtes de l'Amérique du Nord. Il mourut le 2 novembre 1795.

Clouet (1751-1801).

Clouet (*Jean-François*) est bien oublié aujourd'hui dans le département où il est né et où il a passé la plus grande partie de sa vie. Et pourtant jamais oubli ne fut plus injuste : Clouet a consacré son existence au service de sa patrie ; il a travaillé pour elle avec un désintéressement et une passion qui ne sont l'apanage que des grandes âmes.

Il naquit à Singly, canton d'Omont, en 1751. Orphelin de bonne heure et sans grande fortune, il se montra ce qu'il devait être toujours, un travailleur acharné. Il se livra à ses goûts pour la chimie et la

mécanique, et établit dans son village natal une faïencerie qui prospéra. Mais toute sa fortune sombra dans la faillite d'un ami à qui il avait prêté ses économies ; l'usine cessa de fonctionner.

Clouet enseignait la chimie à l'école du génie à Mézières, quand la Révolution lui confia la direction d'importantes fonderies et en particulier de celles de Daigny, près de Sedan. Alors le modeste et vaillant citoyen se transfigura. La fièvre patriotique qui l'animait fit de lui un héros. « Voué à la science et à la patrie, » il communiquait à son personnel son ardeur indomptable et sa ténacité extraordinaire. Toujours debout, consacrant, dit la légende, une seule heure au sommeil, surmenant les autres comme lui-même, il rend une impulsion puissante à des forges qui agonisaient ; sans cesse il travaille, forge, invente, expérimente, se multiplie, et avec cela reste pauvre, ne voulant pas toucher aux appointements que lui sert la République. Un jour, il lui faut courir à Paris pour confondre un « charlatan », un « mauvais citoyen » : il fait la route à pied, une fiole d'eau-de-vie et une croûte de pain dans sa poche, et ne s'arrête que la nuit pour dormir son heure réglementaire, appuyé à un arbre de la route. Et toujours aussi il maugrée, s'emporte, récrimine, disant leur fait à tous, rudoyant les ministres et les conventionnels aussi bien que le dernier de ses ouvriers ; mais cachant sous ces dehors bourrus un cœur bon et chaud, un sentiment profond de justice et d'honneur. C'est bien un citoyen de cette prodigieuse époque dont les saintes colères et les impétueux élans ont fait de si grandes choses !

Après le 18 brumaire, il refusa de se soumettre au régime nouveau et s'exila volontairement. Il partit

pour Cayenne afin de s'y livrer à des études botaniques. Le climat l'y tua, en juin 1801.

Lefèvre-Gineau (1751-1829).

Lefèvre (*Louis*), que ses compatriotes surnommèrent *Lefèvre-Gineau* pour le distinguer des nombreux Lefèvre de sa commune, naquit à Authe en 1751. Son nom est demeuré dans l'histoire des sciences comme celui d'un mathématicien éminent en même temps que d'un chimiste et physicien distingué. C'est lui qui exécuta, avec Fourcroy, sous la direction de Lavoisier, la grande expérience qui établit définitivement la composition de l'eau, jusqu'alors considérée comme un élément. En 1788, il fut pourvu d'une chaire au Collège de France et contribua, par ses leçons, à propager les nouvelles théories chimiques. Quand le gouvernement invita les savants de tous les pays à la formation du système décimal, Lefèvre-Gineau fut chargé, avec Fabroni, de la détermination de l'unité de poids ou *kilogramme*. Quelques années plus tard il fut nommé administrateur du Collège de France, puis inspecteur général de l'Université.

Il joua aussi un certain rôle politique. Député sous la Restauration, il se plaça dans les rangs de l'opposition constitutionnelle. Il mourut en 1829.

Halma (1755-1828).

Le savant sedanais Halma (1755-1828) a mené une vie très agitée et très laborieuse. Il s'était fait remarquer dans sa jeunesse par une aptitude particulière pour les sciences mathématiques, et par un penchant très vif pour les langues anciennes et modernes. Il entra dans les ordres et ne cessa pas de se livrer avec

ardeur à ses études, menant de front ses travaux scientifiques, l'étude de six langues et celle de l'histoire, de la géographie, de la théologie, de la médecine. Il laissa à sa mort un nombre considérable d'ouvrages sur les sciences exactes, sur la géographie et l'astronomie.

Halma n'était pas riche, et malgré son labeur ininterrompu, il connut souvent la gêne. Il remplit dans son existence les fonctions les plus diverses : tour à tour principal au collège de Sedan, adjoint du génie, chirurgien, maître de pension, professeur de géographie au Prytanée de Paris, puis à l'Ecole militaire de Fontainebleau, précepteur de la famille impériale, Bibliothécaire des ponts et chaussées, etc. En dernier lieu il se livra à la traduction des ouvrages de Ptolémée. Il connut enfin le bien-être, mais trop tard, alors que les fatigues et les privations l'avaient épuisé.

La destinée lui avait été ingrate et les hommes souvent injustes ; et parfois, en y songeant, il se laissait aller à d'amères récriminations ; mais son âme élevée et son bon cœur ne connurent jamais la haine. Il eut ainsi en partage les plus heureux dons de l'intelligence et du caractère : à ce titre la postérité ne doit pas oublier son nom.

Hachette (1769-1834).

Hachette (*Jean-Pierre-Nicolas*) naquit à Mézières en 1769. Il étudia à Charleville, puis à Reims, puis à Paris, et, de retour dans sa ville natale, suivit les cours de sciences à l'école du génie qui venait d'être créée. Il y eut Monge comme professeur.

A 23 ans, à la suite d'un concours, il occupa une chaire de professeur d'hydrographie à Collioure, et

ensuite à Port-Vendres. Monge ayant reconnu chez lui de sérieuses aptitudes pour les sciences exactes, le fit nommer professeur à l'école de Mézières, et plus tard à l'Ecole polytechnique où il enseigna pendant 22 ans (1794-1816). A partir de 1809, il enseigna aussi à la Faculté des sciences et à l'Ecole normale supérieure.

Louis XVIII ne lui conserva pas la faveur que Napoléon lui avait accordée : Hachette avait des opinions libérales, et le roi refusa, en 1823, de sanctionner sa nomination à l'Académie des sciences. Louis-Philippe répara cette injustice en 1831. Hachette mourut trois ans après.

Les Savart (1791-1841).

La ville de Mézières a été le berceau d'une famille de savants du nom de Savart:

Nicolas Savart remplit les fonctions de préparateur de physique à l'école du génie de sa ville natale; ses deux fils, *Gérard* Savart et *Nicolas-Pierre-Antoine* Savart furent, le premier, professeur à l'école du génie de Mézières, le second, professeur à l'école de Saint-Cyr.

Le plus célèbre de toute la famille fut *Félix* Savart, fils de Gérard, né à Mézières en 1791, mort à Paris en 1841. Il fit ses études à Metz, embrassa la carrière médicale et se fit recevoir chirurgien-élève à l'hôpital de la ville. Mais ses goûts le portaient vers les arts mécaniques et les sciences physiques; et bientôt, au lieu de pratiquer la médecine, il se livra à ses études favorites.

En 1817, il imagina un violon trapézoïde, et les recherches qu'il fit à ce sujet lui furent l'occasion

d'autres découvertes sur les vibrations sonores. Venu à Paris, il s'y lia avec Biot, appuya les théories du savant physicien sur les vibrations des corps solides, et vit, en 1827, s'ouvrir devant lui les portes de l'Académie des sciences.

Il continua ses recherches, se montrant toujours un observateur scrupuleux, n'admettant les moindres faits qu'après en avoir vérifié la rigoureuse exactitude. En 1828, il remplaça Ampère comme professeur de physique expérimentale au Collège de France et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort.

Baudelot (1797-1881).

Baudelot (*Jean-Louis*) est, comme tant d'autres, un de ces travailleurs restés inconnus, que leur ténacité, leur travail et leur intelligence méritent pourtant de sauver de l'oubli. Il vint au monde à Vendresse, où son père était directeur de hauts fourneaux, et passa la plus grande partie de sa vie dans les Ardennes. Il étudiait sans relâche, même la nuit, à la lueur des *tuyères*. Par la suite on lui dut nombre d'inventions très pratiques et vite répandues ; elles ont trait pour la plupart à la métallurgie et à la distillerie. Ces inventions auraient pu procurer à leur auteur une immense fortune ; il se contenta de leur demander l'indépendance, la faculté de faire le bien et d'être utile. Il mourut à Haraucourt le 9 janvier 1881.

Un neveu du célèbre inventeur, Baudelot (*Jules-Emile-Joseph*), né à Vendresse en 1834, mort à Nancy en 1875, s'est acquis une grande réputation dans la science et le haut enseignement. Il fut à la faculté

de Nancy un éminent professeur d'anatomie comparée et de zoologie.

Sauvage (1814-1872).

Le savant ingénieur *François-Clément* SAUVAGE, qui dirigea pendant 20 ans les importants services de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, est né à Sedan, le 4 avril 1814. Doué d'une intelligence peu commune et d'une remarquable aptitude au travail, il sortait le premier de l'École polytechnique, en 1833 : il n'avait alors que 19 ans. Nommé ingénieur ordinaire du corps des mines, il fut envoyé à Mézières, où il se fit connaître par de savants travaux sur la métallurgie, la chimie et la géologie.

Le gouvernement ne tarda pas à remarquer l'ingénieur Sauvage ; il l'envoya en Espagne, en 1838, pour explorer le bassin houiller des Asturies, et en 1842, pour visiter les gîtes métallifères de la province de Carthagène. Une troisième mission lui fut confiée, en 1845, pour aller étudier en Grèce un projet de dessèchement du lac Copaïs. Il entra ensuite au service de la Compagnie de l'Est qu'il quitta en 1847 pour occuper d'importantes fonctions à la Compagnie de Lyon, au Creusot et à Orléans. En 1852, il revenait comme ingénieur en chef du matériel à la Compagnie de l'Est, dont il devint directeur général le 1er mars 1861. Jusqu'à la fin de sa vie, il consacra ses brillantes facultés à cette grande exploitation, à la prospérité de laquelle il a puissamment contribué. Grâce à la parfaite organisation de tous ses services, la Compagnie de l'Est, a pu, en 1870, effectuer en quelques jours, sans accidents, d'immenses transports.

En 1871, Sauvage fut élu député à l'Assemblée nationale par le département de la Seine ; il prit place au nombre des républicains modérés. Il mourut à Paris le 10 novembre 1872 : il était commandeur de la Légion d'honneur depuis 1868.

L'ingénieur Sauvage, dont on peut voir le buste dans les salles d'attente de la gare de Sedan, a laissé de nombreux ouvrages et mémoires très remarquables, autant par l'étendue des connaissances qu'ils révèlent, que par la netteté du style et la clarté de l'exposition.

Payer (1818-1860).

Payer (*Jean-Baptiste*) est né à Asfeld le 3 février 1818. Après avoir fait de fortes études scientifiques au lycée Saint-Louis, à Paris, il suivit à la fois les cours des Facultés des sciences et de droit. A vingt-deux ans, il était déjà titulaire de la chaire de minéralogie et de géologie à Rennes. L'année suivante, il était appelé à la Sorbonne et enseignait la botanique à l'Ecole normale supérieure. Son ardeur au travail n'était pas ralentie par les obligations de son professorat, puisqu'il obtenait peu après le titre de docteur en médecine et de maître en pharmacie.

En 1848, il fut choisi par le département des Ardennes comme député à la Constituante et siégea au centre gauche. Quatre ans plus tard il rentra dans l'enseignement et occupa, avec beaucoup de distinction, la chaire d'organographie végétale à la Faculté des sciences de Paris. Il entra à l'Académie des sciences en 1854. Une mort prématurée l'enleva à l'âge de 42 ans, le 5 août 1860.

Jamin (1818-1886).

Un des plus savants physiciens de notre époque, JAMIN (*Jules-Célestin*), est né à Termes, canton de Grandpré, en 1818. Ses études furent très brillantes. Reçu premier aux examens d'admission à l'Ecole normale, il sortit de cet établissement avec le même n° 1. Après avoir enseigné dans différents collèges, il fut appelé à Louis-le-Grand comme professeur de physique. En 1847, il soutint avec une rare distinction ses thèses pour le doctorat ès sciences physiques.

En 1852, on lui confia la chaire de physique à l'Ecole polytechnique ; après 1862, il occupa en même temps celle de la Faculté des sciences. Lors de la fondation de l'école des Hautes-Etudes, M. Duruy le chargea d'en organiser les laboratoires (1868). Cette même année, il entra à l'Académie des sciences. Il venait de remplacer Milne-Edwards comme doyen de la Faculté des sciences, lorsqu'il mourut le 12 février 1886.

Il a publié de nombreux ouvrages et a embrassé les sujets les plus divers : mais il s'est particulièrement attaché à l'optique, au magnétisme et à l'électricité. Sa thèse de doctorat : *Sur la réflexion de la lumière à la surface des métaux*, est devenue classique.

*
* *

Telle est la revue rapide des gloires ardennaises, aussi nombreuses dans tous les genres — sciences, industrie, guerre, beaux-arts — et la France peut s'enorgueillir à juste titre de notre département comme un des plus beaux fleurons de sa couronne.

Poitiers, typ. OUDIN et Cie.


BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE

